

©François Engel 2007

Bertrand s'est dépêché de délimiter l'aire du constat avec sa bande plastique rouge et blanche. Le corps a rebondi sur la Rover verte dont il a défoncé le capot. Il a ensuite roulé sur le trottoir de l'avenue de New-York, à la hauteur de la sortie du tunnel du Trocadéro, côté Alma. Le concierge du 48 dit qu'il le connaît bien. Il habite au dernier étage de son immeuble. Il a dû sauter du balcon. Mais en cette période de week-end de Pentecôte, Paris est désert. Il n'y a pas de témoins. Le mort s'appelle Xavier de Pomonranti. Un député. Il a laissé partir sa famille en Normandie sans l'accompagner. Ce qu'il fait souvent. Car il travaille beaucoup.

C'est ce que m'affirme le gardien en nous ouvrant la porte de l'appartement de la victime dont il a un jeu de clefs.

J'ai sonné plusieurs fois avant de le laisser faire, pour le cas où notre homme n'aurait pas été seul. On ne sait jamais ! Mais le domicile est désert. C'est une espèce de duplex assez vaste avec vue sur la Seine et la tour Eiffel. Il doit bien faire 200 mètres carrés. Ça représente un paquet, en loyer. Je dirai, à la louche, une demi-année de mon traitement, avec les primes.

Pas de lettre motivant un suicide, pas de traces de lutte. La fenêtre donnant sur le balcon – en fait, une petite terrasse - est entr'ouverte. Le lit n'est pas défait. Aucun indice d'une autre présence, féminine ou autre, à part des affaires qui doivent appartenir à son épouse légitime. Toujours d'après le concierge, les enfants sont grands et le couple vit seul. Ils reçoivent beaucoup. Souvent. Des relations, mais aussi des amis étrangers. Surtout des Américains.

Notre client a tout aussi bien pu escalader la rambarde de la terrasse dans son sommeil et se retrouver six étage plus bas. Sauf qu'on l'a trouvé en complet veston. Il n'avait même pas défait sa cravate. Rien ne permet de croire qu'il s'est assoupi dans son salon et qu'il souffre de somnambulisme.

(Je suis connu au bureau pour mes hypothèses idiotes.)

On verra bien ce que l'Institut médico-légal dira. À mon avis, le choc a dû détruire tout indice pouvant indiquer un meurtre. Si c'est le cas. À moins qu'on l'ait étranglé, empoisonné ou endormi.

On verra bien.

L'identité judiciaire étant partie, il ne reste plus qu'à appeler la veuve. J'ai son numéro à Houlgate que m'a reflé le gardien de l'immeuble. Je regarde ma montre. Il est cinq heures et demie. Je vais attendre que le jour se lève. Je demande à Loiseau de commencer une enquête de voisinage dès que la vie reprendra dans le quartier. En fait de vie de quartier, ce sont surtout des allées et venues avec les poubelles. Des concierges arrosent déjà au jet les trottoirs. En remontant plus haut, vers le centre ville, il y a bien quelques ambassades, le Conseil économique et social et les jardins du Trocadéro avec ses clodos. De rares prostitués draguent le vieux con. Les premiers joggeurs et dames à chienchien émergent de la nuit avec l'aube... Mais il y a surtout des collègues. Et leurs voitures tricolores. Des contrôles de routine.

Si Loiseau peut faire une recherche au fichier central pour voir si on a quelque chose sur notre homme ?...

Je donne mes ordres. La routine.

Cela dit, je trouve qu'on se suicide beaucoup dans la Haute, ces derniers temps. Enfin, j'ai pas calculé, mais c'est une impression. Comme quand en hiver on croit que tout le monde a la grippe.

Dans les beaux quartiers, le XVI^e, le XVII^e, la Défense... la défénéstration est à la mode. C'est fou ce que les gens sont maladroits.

Je regarde le quai de New-York du haut de l'espèce de petite rambarde qui ferme la terrasse. J'ai le vertige. Une forte envie de sauter me prend aux tripes. J'aime pas ça du tout. Il faut quand même un sacré cran pour se jeter dans le vide comme ça. C'est pas donné à tout le monde...

Je termine mon service alors que le soleil se lève. Il nous éblouit en débouchant derrière les arbres du cours Albert 1^{er}, tandis que Paul nous ramène en bagnole à la Préfecture, Loiseau et moi.

J'aime bien cette saison quand le jour commence vers cinq heures et que Paris embaume de son odeur de printemps. Juste avant que la circulation ne vienne tout gâcher avec ses bruits et ses fumées de pots d'échappement.

Aujourd'hui c'est le samedi de Pentecôte. Et même si Raffarin a essayé de désacraliser cette fête, les habitudes sont plus fortes : Tout le monde a déserté Paris la veille au soir pour profiter du pont. Faut être plutôt frappingue pour s'attaquer à une fête religieuse à la belle saison. Il aurait demandé aux gens de travailler le 11 novembre, y aurait eu beaucoup moins de gens pour gueuler. Même avec cette manie de *devoir de mémoire* qui a pris notre bon peuple comme une envie de pisser. Mais essayer de faire travailler des gens au printemps, ça manque singulièrement d'intuition politique. Et de toutes les fêtes religieuses, il a choisi la plus fraternelle. On ne peut pas dire que la petite flamme de l'Esprit universel ait jailli du large front de l' élu du Poitou. C'est sûr qu'à certain moment, même le français doit lui paraître une langue étrangère... Notre pauvre Perben est obligé de faire pression sur la SNCF pour qu'elle assure les départs en vacances ! Je me marre...

Au bureau, je fais des heures sup.. Je travaille sur mon rapport en attendant une heure décente pour appeler Madame de Pomonranti. Quand je l'appelle enfin, elle a déjà été mise au courant par le concierge qui n'a pas eu peur de la réveiller, lui. Elle est justement en train de se préparer pour prendre la route de Paris. Je lui demande de passer me voir en fin d'après-midi. J'ai fini mon service, lui dis-je et je vais prendre un peu de repos avant de reprendre ma permanence de nuit. Je lui donne le nom de Loiseau pour le cas où je serais en retard.

Je la rassure. L'enquête sera de pure formalité. C'est clair qu'il s'agit d'un accident ou d'un suicide.

La sensation du travail accompli, je retourne chez moi tandis que les touristes japonais, armés de leurs appareils photo, en patrouilles déployées et camouflés par d'inimitables chapeaux de toile, défilent dans Paris comme dans un film de guerre. Une fois chez moi, je règle mon réveil pour midi et je m'enfonce dans mon plume où Morphée me prend tout de suite dans ses bras, bien que je sois pas pédé.

Ça manque sérieusement de femmes.

Dans mon lit, dans mes rêves et dans ma vie en général. C'est pas très hygiénique. Il faudrait que je préoccupe de trouver une petite pour mes *after*s.

J'ai pour habitude de prendre mon p'tit dèj à la brasserie Notre Dame, à deux pas de mon pad, rue de la Huchette, où une mienne tante m'a légué, il y a vingt ans, trois chambres de bonne que j'ai réunies en un petit appartement.

Le bourdon de Notre-Dame relaie mon réveil-matin et m'appelle à la baffre. Je me traîne jusqu'aux tables devant le va-et-vient permanent de l'angle de la rue Saint-Jacques et du quai Saint Michel et je mate sévère les Américaines qui traversent la rue devant moi, tout en mastiquant mes tartines beurrées que je fais descendre à grandes lampées de double express.

C'est pas bon pour mon palpitant que de me réveiller avec un tel spectacle. D'autant que la mode est revenue aux shorts très courts. Une vraie malédiction pour un célibataire dont l'énorme surmoi est en connexion directe avec une libido encore vaillante malgré l'âge avancé.

Le titre du *Parisien* danse devant mes yeux chassieux. J'essaie de me concentrer sur l'article (non signé) qui relate la mort de mon client de la nuit. Je trouve que le journal a fait drôlement vite, vu l'heure relativement tardive (ou matinale) à laquelle on a découvert le cadavre.

De mon portable, je téléphone au bureau de presse de la Préfecture pour demander qui était de garde la nuit dernière. On me répond qu'il s'agit d'un certain Durante. Je demande qu'il me rappelle le plus tôt possible.

Je téléphone ensuite au secrétariat de rédaction du *Parisien*. Il n'y a pas encore beaucoup de monde. Le rédac chef technique me dit que la brève a été placée en dernière minute pendant le bouclage de l'édition Paris.

“Vers les minuit...”

“On” aurait reçu un coup de fil de la Préfecture. « On » a fait sauter dix centimètres sur un incendie dans le XII^e arrondissement. Parce que les incendies dans le XII^e, c'est plutôt courant et Pomonranti, il est plutôt connu de la rédaction. C'est l'auteur d'un rapport sur la conservation des monuments parisiens qui doit bientôt être rendu public. Ça intéresse forcément la rédaction de Saint-Ouen, à défaut de son public. Ça n'explique pas pourquoi je n'ai été prévenu qu'à une heure du matin.

Je dois me faire vieux car j'arrive pas à me décoller de mon siège pour me rendre au boulot. Je commande un noisette pour terminer mon p'tit dèj. Gérard m'offre le calva. C'est sympa. J'avale le tout et me lève. J'ai la tête qui tourne. Vivement ce soir qu'on s'couche. D'autant que j'ai pris le week-end avec le lundi raffarinesque.

J'arrive au bureau, tout le monde est encore dehors à déjeuner. Loiseau m'a laissé le dossier Pomonranti sur mon buvard. Y en a pas lourd. C'est apparemment un type tout à fait convenable. Lycée Janson-de-Sally, Science Po, droit, un Master of Economics à Harvard et puis l'usine de papa. La politique le prend, comme une envie de pisser, à 35 ans. Il a deux enfants. UDR, RPR, un tour à l'UDF puis UMP. Il siège dans diverses commissions de l'Assemblée (Equipement, Affaires sociales,

Environnement...). Élu dans le 78, dans la circonscription de Plaisir, où il a repris la baraque de son père dont le bulletin de naissance est périmé. Il mène une vie tranquille d'homme d'affaires. Une ou deux maîtresses dont une Russe. (Pas fichée. Enfin : fichier vierge.) Ski, tennis, voile (chez son frère qui a repris la villa familiale à Saint-Jean Cap-Ferrat). Il a une vieille maison de famille en Normandie du côté de Houlgate. À l'intérieur des terres. Il y va souvent en week-end où il retrouve ses frères avec leurs femmes et enfants. Il est l'auteur de plusieurs rapports : un sur le développement durable ; un autre sur les OGM (il est pour, mais : prudence !) Il a été à Dubaï, avec le CNRS, sur un projet d'irrigation de cultures maraîchères. Il vient de terminer le rapport sur la conservation des monuments parisiens demandé par les ministères de l'Équipement et de la Défense.

La Défense ?

Je téléphone rue Saint-Dominique. Ça sonne dans le vide. Je regarde ma montre. Trois heures ! C'est pas la peine d'insister. Personne ne répond au téléphone un vendredi après-midi dans les ministères. Je rappellerai lundi. Mardi plutôt. Raffarin or not Raffarin, le lundi de Pentecôte garde la cote !

Je raccroche quand Dupiau frappe à la porte. Il a son air de corbeau déplumé avec son gros nez dont le poids semble le tirer vers l'avant, comme si toute sa modeste intelligence se trouvait dans cet appendice.

“Y a quelqu'un pour vous, patron. Elle dit que vous l'attendez.”

Je fronce les sourcils, et puis je me rappelle : la veuve !

“Fais-la rentrer !”

Je l'avais oubliée, celle-là.

C'est une jolie femme. La quarantaine, blonde de chez l'Oréal. Un ensemble en jersey bleu clair. Raz du cou. Un collier en or massif, mais sobre. Un beau diam à la main gauche, au-dessus de l'alliance. Un bracelet également en or au poignet droit. Elle a l'apparence de ces femmes qui ne se servent plus de leur corps pour l'amour, mais qui le soignent par respect pour soi et pour les autres. Elle est maquillée, mais peu fardée. Ses rides sont naturelles. Cheveux mi-longs. Yeux bleus, assortis à ses vêtements !

Elle a les traits un peu tirés. Sans doute a-t-elle pleuré.

Je me lève. Je la fais asseoir en allant lui chercher une chaise plus confortable dans le fond du bureau.

“Vous m'avez demandé de venir ?”

“Oui, merci ! Voilà...”

Je l'interroge. Mais elle ne sait rien : Non, son mari n'avait pas l'air soucieux. Non, ils ne s'étaient pas fâchés les jours précédents. Oui, il devait faire un saut dimanche et retourner à Paris le lundi après-midi. Oui, elle avait prévu de rester encore un peu en Normandie. Il y a des travaux à faire sur le toit. Une chambre à aménager avant l'été... Sa fille est avec elle et ses jeunes enfants.

Avant de partir et de laisser son mari seul à Paris, ils avaient dîné avec un de ses collaborateurs. La veille de... du... Enfin, mercredi ! Morand. Frédéric. Oui, un ami fidèle. Certainement : 0145208506... Oui, dans le XVI^e arrondissement.

Elle a été reconnaître le corps... Elle sort son mouchoir. Se tapote le coin des yeux. Relève la tête bravement. Me sourit, comme pour s'excuser.

Voilà !

Je me lève. Elle fait de même. Je la raccompagne à la porte.

C'est émouvant une belle femme qui pleure.

Je la regarde disparaître dans l'escalier au bout du couloir. Elle a de la branche.

J'appelle le numéro qu'elle vient de me donner.

“Monsieur Morand, s'il vous plaît !”

“Ah ! c'est que Monsieur Morand n'est pas là...”

Il est au Tibet. Il fait l'Annapurna. Enfin, il devrait bientôt s'y attaquer, car il a quitté Paris la veille. Non ! on ne peut pas le joindre. Il va directement au camp de base et n'a pas emporté son portable. Je peux laisser un message à l'hôtel Moonlight, à Katmandou. Sans cela, il revient dans un mois. Deux, peut-être... Je pourrai alors lui parler.

Le fuseau horaire fait que je réveille le gardien de l'hôtel au milieu de sa nuit. Il n'a pas l'air de comprendre mon anglais. Ou je ne comprends pas le sien. Le résultat est le même. Je finis quand même par deviner que Morand n'est pas encore arrivé. Je demande à ce qu'on lui laisse un message. Mais je n'ai pas grand espoir.

Loiseau vient me faire son rapport avant de rentrer chez lui. L'enquête de voisinage n'a rien donné. C'est à peine si on connaît le député dans le coin. Il faut dire que la vie de quartier est réduite à son minimum dans ce secteur. Même pas un troquet en bas de chez lui. Des bagnoles qui roulent jour et nuit, à toute vitesse...

“Ouais, ouais...”

Je téléphone, malgré l'heure tardive – 16 heures 15 ! - à l'Assemblée nationale. Je demande l'attaché parlementaire de Pomoranti. C'est une attachée. Je lui annonce, avec prudence la mort de son patron.

Il y a d'abord un silence. Puis je devine un sanglot à l'autre bout.

“Madame, Mademoiselle ?...”

“Mademoiselle...”

La réponse me vient après un temps. Je l'entends se moucher.

“Excusez-moi...”

“Je vous en prie.”

Je lui demande de passer à mon bureau. Si elle le peut.

Oui. Elle vient tout de suite.

Une demi-heure plus tard, elle arrive au Quai qui est déjà presque désert. C'est une belle et grande jeune femme. Trop jeune ? Brune, avec des reflets auburn. Son visage compense en candeur ce que ses traits n'ont pas en beauté. Mignonne, donc. Bien habillée. Bleu marine : Jupe plissée au-dessous des genoux ; un débardeur en laine peignée ouvert sur un chemisier de coton blanc très classique, mais de belle coupe. Elle a l'air bien foutue, en dessous.

Elle porte un manteau mi-saison. C'est qu'il fait froid en cette fin de mois de mai. Ses yeux sont rouges. Elle me regarde comme si je pouvais encore faire quelque chose. Ça ne laisse pas de m'étonner, ces gens qui, parce que flic, donc souvent à la charnière du monde des vivants et des morts, pensent que l'on a le pouvoir de changer le destin. Mais même Charon n'avait pas ce pouvoir ! Y a que les producteurs de cinéma qui ont ce pouvoir-là. Et que Dieu leur envie, si j'en crois les loupés par rapport aux prières qui montent sans cesse vers Lui.

Du coup, je me sens coupable de ne pouvoir rien faire pour lui ramener son patron à la vie. J'en suis presque à lui dire que j'y suis pour rien !... Je me rattrape juste à temps. Je commence à sérieusement débloquer. Il faut que je dorme plus !

“Vous êtes au courant que Monsieur de Pomoranti travaillait à un rapport sur les monuments parisiens ?”

“Oui.”

“Il ne vous aurait pas confié une copie, des notes, quelque chose... sur ce travail ?”

En fait, ce rapport est classé « secret défense ». Il n'y a personne qui soit au courant à part Monsieur Morand... et Etienne.

“Etienne ?”

“Etienne Beaulieu, au ministère.”

“Le ministère de ?...”

“... l’Equipe. Pardonnez-moi.”

“Je vous en prie. Vous avez ses coordonnées ?”

Elle me les donne.

“Vous étiez très attachée... Enfin je veux dire, étiez-vous intime avec Monsieur de Pomonranti ?”

Nouvelles larmes.

Il se trouve que oui. Ils devaient aller sur la Côte d’Azur, la semaine prochaine. Sa valise est quasiment prête. Il devait la rejoindre à Cogolin, directement de Normandie. La maison d’un ami...

Je la raccompagne à l’entrée de notre étage. Elle me donne encore quelques détails sur Pomonranti : Un homme doux, intègre. Bien élevé. Pas d’ennemis personnels. Quelques rivalités politiques. C’est tout.

Il était très amoureux d’elle. C’est ce qu’il disait...

Revenant à mon bureau, je demande à Lucie les coordonnées de Beaulieu. Elle me les cherche, fait le numéro. Mais il est déjà parti en week-end, lui aussi. Il ne reviendra que mardi.

Il ne me reste plus qu’à profiter du mien, de week-end...

Dehors, les boulevards sont vides. Ne serait-ce les touristes. Mais ceux-là font partie du paysage. Un peu comme les pigeons. Il n’y a que leur nombre qui varie en fonction des saisons. C’est l’été où ils sont le plus nombreux, bien sûr. Ils sont particulièrement laids cette année. Ce doit être le mauvais temps. Ou la mode. Car, cette année, elle laisse voir les parties de leur anatomie qu’il eût mieux valu garder secrètes : peau d’orange, culotte de cheval, seins en piqué vers la ceinture de graisse, varices, panses avachies, muscles flasques, trognes brûlées par le soleil et l’alcool... C’est une procession de personnages de Munch ou de Guillaume Bosch. Le génie en moins.

Sur le boulevard Saint-Michel, juste à l’angle de la rue de la Huchette, une forme recroquevillée sur le trottoir s’appuie à un mur au milieu des traînées de pisse de chien. C’est une vieille. Ses loques sont noires sous la poussière blanche de la rue. Une capuche empêche de voir son visage. Une main décharnée sort d’une manche. Il y a vingt ans à Calcutta, j’ai failli marcher sur une forme pareille et lui donner un coup de pied, pensant que ce n’était qu’un tas de vieux chiffons. Je ne me doutais pas alors qu’un être humain puisse ressembler à cela, en temps de paix. Je ne me doutais pas, non plus, que ça arriverait si vite en France... Et que l’on s’y habituerait.

J’arrive chez moi. Il y a un message sur le répondeur. Marie Lou ne viendra pas ce soir. Elle est fatiguée. Et puis, elle a une maquette à terminer.

Pour ce qu’on fait ensemble...

J’aurais dû travailler ce week-end. J’arrive ce mardi au bureau plus fatigué que je n’en suis parti. De mauvaise humeur aussi. J’ai passé dimanche avec un vieil avocat. Il déguste tout le monde tant il est revenu de tout. On a parlé du scandale d’Outreau. De Clearstream. Plus rien ne l’étonne.

Il clamait, comme pour qu’on l’en empêche : “Je vais voter Le Pen ! Je vais voter Le Pen !”

Mais même cela ne veut plus rien dire. On ne sait même plus si la France est une nation ou un syndicat de consommateurs en déroute. Les échauffourées de la banlieue me font penser aux révoltes tribales du temps des colonies. On nous dit devoir y envoyer la troupe, comme dans le bon vieux temps le contingent pacifiait l’indigène.

Il y a toujours les mêmes gueules à la télé. Les chaînes passent les *best-off* de l’année avant de nous assommer avec des feuilletons et des jeux pour pensionnaires d’asiles d’aliénés. Le *people* brille de toute sa verroterie de bazar devant le chaland hébété attendant devant le poste de retrouver les plages surpeuplées de l’été précédent. On ne rêve que de rosé frappé et de coups de soleil. Et de la gosse du voisin dont la jupe remonte sur son string et qui ne se doute pas qu’on en a encore dans le paquet. Ou est-ce vraiment une salope ?

La machine à café du bureau marche malgré le long week-end sans maintenance. Je bavarde avec Jeannot qui a fait la nuit et qui est venu s’en jeter un vite fait avant de nous quitter :

Rien à signaler. Un week-end calme. Les bagarres habituelles. Peut-être moins que d’habitude.

Ça sent bon la poussière, la craie, la sueur et l’eau de Javel. Dehors il commence enfin à faire beau et une partie de ce beau temps entre par la fenêtre grande ouverte de mon bureau. Un merle n’a pas encore fini de chanter la naissance du jour. Je le salue.

Je dépouille le courrier. Lucie ne vient pas ce matin. C’est Sabine qui la remplace. Une petite jeune. Trop jolie pour rester longtemps et s’intéresser à son travail. Je lui demande de m’appeler Beaulieu.

Une note de l’Institut médico-légal m’indique que l’autopsie de Pomonranti n’a rien révélé. Si c’est un crime, c’est qu’on l’a poussé. Pas de traces de strangulation, de blessures suspectes. Pas de somnifères, un taux d’alcoolémie en dessous de la moyenne.

Sabine revient sans frapper en remuant du cul pour tout viatique. Elle commence à me gonfler avec ses airs de starlette. Je veux le lui faire remarquer, mais elle n’attend pas que je lui adresse la parole. Elle dit, tout de go :

“C’est pas de chance, votre mec est mort.”

“Quoi ?”

“Ben oui ! Il a été renversé par une voiture, boulevard de l’Hôpital. À un feu rouge. Enfin, il était vert... Le feu... En voulant traverser ...”

Elle n’attend même pas que je lui pose des questions pour savoir la suite. Elle dit, avant de me planter comme une potiche derrière mon bureau :

“C’était hier soir. Il sortait de la gare d’Austerlitz. Un chauffard. On l’a pas retrouvé.”

Elle est à moitié tournée vers moi. Elle a la main sur le pêne de la porte, son cul dans mon collimateur :

Je la rappelle. Je veux qu’elle me répète. En me regardant en face. Et en se tenant bien.

“S’il vous plaît !”

“Ben, qu’est-ce que vous voulez que je vous dise. Il a dû traverser sans regarder...”

Beaulieu : Énarque, famille simple, originaire de Montargis. (Cocteau, le Grand Hôtel de la Poste. Radiguet. *Le diable au corps*... On avait pris une biture au Picon bière ce soir-là, avec Arnould ! Alexandra !...)

“Vous en faites une tronche patron ! Je peux y aller ? Parce que moi, j’ai du travail !”

Sabine que mes remarques ont arrêtée net dans son élan n’ose plus sortir.

Je la renvoie.

Elle disparaît. Mes souvenirs de Montargis aussi.

Je téléphone à Vermillon, pas loin, à la Préfecture. Je lui demande s’il a quelque chose sur Beaulieu.

“J’vais voir.”

Jean-Jacques est aux RG. Ça va faire une paie. Il est monté en grade et chapeaute plusieurs sections sur Paris. Dont celle qui s’occupe de la classe politique.

Il me rappelle un peu plus tard : La mère de Beaulieu. Veuve. Elle tenait une petite librairie. Morte il y a deux ans. Pas de frères ni sœurs. Célibataire. Précédemment employé aux Postes. Le ministère. Sous la première cohabitation.

“On déjeune ?”

“Si tu veux.”

Je règle quelques affaires courantes. Passe quelques coups de fil jusqu’à midi. Le temps d’aller acheter un bouquin d’occasion chez Gibert, je retrouve Vermillon devant un demi au Mistral. Il aime bien cet endroit. Je demande un Côtes. Direct. Vermillon s’en tient à la bière qu’il a commandée en m’attendant. Et une carafe d’eau!

“Un quart de Côtes donc. On verra ensuite.”

On passe la commande. C’est vite fait. On connaît la carte par cœur.

Vermillon ne change pas. Depuis vingt ans que je le connais, c’est toujours la même chose : œufs durs mayonnaise, andouillette, salade - café. Il est grand, l’air un peu niais, les oreilles décollées. Il est toujours habillé de son éternelle veste claire, chemise blanche et une cravate si sombre qu’on ne sait pas si elle est sale ou si c’est le motif cachemire qui lui donne cet air fripé.

C’est un gentil garçon, mais faut pas s’y fier. Car il n’est pas con. Ah ça !

À l’œuf dur, on attaque les considérations pessimistes qu’inspire la politique actuelle de notre gouvernement. On est tous à être franchement inquiets. Ce qui semble être partagé par toute la population. Le pays est en roue libre, un président dans les choux et les autres passent leur temps à se voler dans les plumes en se piquant leurs crayons de couleur sans faire leur boulot.

Une véritable conversation de Café du Commerce.

“Qu’est-ce que t’as acheté ?”

Vermillon me désigne le bouquin du menton.

“*Les bijoutiers du clair de lune*, de Vidal.”

“Connais pas !”

“Ça m’étonne pas. Il est complètement passé à la trappe. Un vrai auteur, pourtant. Ça me rappelle mon enfance. Vadim avait fait un film de ce bouquin. Avec Brigitte Bardot! Très *chaud*. Pour l’époque !”

Vermillon percute pas. Je pourrais tout aussi bien lui parler de mon cul sur la commode. Il sauce sa mayonnaise avec un morceau de pain.

“On est tombé sur une drôle d’histoire, il commence, en s’essuyant les doigts avec sa serviette. Et puis la bouche. Une perquisition suite au démantèlement d’un réseau dans le neuf-trois. L’affaire de Montfermeil, tu sais. Les CRS sont tombés par hasard sur une cave avec un stock de munitions énorme. Un des malfrats avait laissé traîner son portable. Bref ! ça a permis une vingtaine d’arrestations et deux perquisitions à Paris. Sur ces deux dernières, l’une n’a rien donné. Sauf que devant

la fenêtre de la piaule - une chambre de bonne, rue de Rennes - on a trouvé une caméra télé. Tu sais, un de ces modèles qu’utilisent les types de la télé?”

“Une Bétacam?”

“Non, oui, enfin... tu dois avoir raison. Un truc comme ça. Du matos de professionnel, en tout cas. Elle était sur un pied et pointée vers la tour Montparnasse.”

“Et alors ?”

“Ben rien. Il y avait aussi des provisions de bouche. Du Coca, des biscuits et des fruits secs. Assez pour tenir un siège. On a touché à rien et on a mis l’appart sous surveillance. Il est vide, pour le moment. Le proprio vit à la Martinique.”

“Et l’autre perq. ?”

“Dans le vingtième. Un type en règle. Apparemment. Un agent de maîtrise d’Air France. Il dit s’occuper du recrutement à Roissy.”

“Français ?”

“Oui. Son cousin a un restaurant. « Mon beau sushi », rue de Ménilmontant.”

“Spirituel !”

“Que veux-tu !”

J’attaque l’andouillette. Vermillon aligne précautionneusement en rang les haricots verts qu’il a commandés en lieu et place de la salade. Il les coupe en petits paquets, par leur milieu avant de les manger.

“T’as des projets, cet été ?”

“La Bretagne, comme d’habitude.”

“En famille ?”

“Tu vois autre chose à faire ?”

“Et Odette ?”

“Dans le Périgord. Avec ses enfants.”

“Alors, toujours rien ?”

Mon pote répond pas. Il hausse les épaules en se penchant sur son assiette pour finir ses haricots. Odette ne veut plus coucher avec lui. Par égard pour sa femme ! Elle attend qu’il divorce une fois les enfants élevés.

Jean-Jacques rougit. La conversation est plombée, pour le coup. On essaie bien de parler boutique. Mais le ton n’y est plus. Je n’aurais pas dû demander. Après le café, on se quitte.

“À la prochaine.”

La semaine passe. Sabine s’est tirée sans dire où elle allait. Il reste Jacques et Jean-Jean qui regardent Roland-Garros. Matthieu essaie de tenir le coup contre Nadal. C’est pas gagné, mais ça étonne. Je m’enferme dans mon bureau. J’ai envie de partir. D’aller me balader. Enquêter. Mais où ? C’est ce genre de journée où les choses sont en suspens, prêtes à se précipiter dans votre vie. Et pourtant, rien ne bouge. Ni les amis, ni les emmerdes. Il n’y a que les choses courantes, quotidiennes, pour empêcher de prendre du bon temps.

Je range quelques papiers. Essaie de joindre au téléphone des collègues pour des précisions. En vain ! Ils sont occupés ou en vacances. La RTT décime les rangs de notre belle institution plus sûrement qu’une épidémie de grippe en hiver. À 18 heures pile, je pars. Mathieu est en difficulté sur le central. Nadal mène 4 à 2 dans le deuxième set. Je laisse mes collègues de la permanence à leur sport favori, devant le poste.

Dehors, le temps semble vraiment vouloir se remettre au beau. Je suis un peu accablé de devoir me supporter seul ce soir et les jours qui viennent. Si au moins je pouvais flâner dans le quartier, en me laissant bercer par le mouvement lent de la foule et des arbres dans la douceur du printemps. Mais il fait encore froid et les gens

se pressent ou s'enferment dans les cafés, délaissant les terrasses squattées par des touristes en chandail, le nez rivé à leur plan de Paris. Il y a des jours comme cela où quelqu'un vous manque sans qu'on puisse lui donner un visage. Alors reviennent les souvenirs éculés des petites joies et des petites peines d'une vie somme toute banale. Lâchetés de toutes catégories, coups de Trafalgar, rares rayons de soleil provoqués par une rencontre imprévue et inouïe ; et puis le vide d'un destin sans contours. Rien que soi, un soir. Ce soir...

J'ai l'étrange intuition que ce vide est plutôt un état qu'une réalité. Je pense à Simenon encore. (Grand baiseur devant l'Éternel. Où qu'il fut, il arrivait à trouver, soit une pute, soit sa femme, soit la voisine à tringler. Et ça, si j'en crois ses Mémoires, plusieurs fois par jour.) J'en déduis que ce vide que je ressens ce soir est semblable au vide quantique. Plein d'éléments prêts à te sauter à la gueule. Il doit y avoir, comme disait Sarraute – pas Claude, l'autre ! – une espèce de tropisme individuel, une manière de peser sur son environnement qui fait qu'on sera heureux ou malchanceux. J'en déduis que ma réalité à moi est plutôt lourdingue. Elle ne ressemble vraiment pas à l'idée que je me fais de moi. Du bonheur, quoi !

Même si ça ne sert à rien, je décide de ne pas rentrer chez moi. Tenter l'aventure. Mais je ne veux pas téléphoner à un ami ; à une copine. Il ne faut pas : Ce serait entamer une longue série d'échecs que je devine par un tas de petits riens. Gâcher des relations par une espèce de banalité pire que la solitude. Comme certaines amours de vacances que l'on renoue à la rentrée plus par désœuvrement que par réel désir.

Je veux aussi me garder des humiliations de la vie ordinaire : Entre les numéros de téléphone qui ne répondent pas, les répondeurs qui sollicitent votre « message », le ton ennuyé de certains potes que de toute évidence on dérange...

J'erre ainsi entre les quais et la Huchette. Du côté de Notre-Dame. À la recherche de mon *attracteur étrange*. La petite faille dans le vide qui m'entoure et qui changerait le cours de mon existence.

Il y a un paquet de touristes qui attendent de rentrer devant Saint-Julien le Pauvre pour écouter un concert de Chopin. En face, les Trois-Maillets résiste aux ans. Il y a toujours le piano-bar et des gens d'un autre âge qui se précipitent dans le sous-sol. Une négresse que je trouve sublime, ce soir, sert en terrasse. J'aimerais pouvoir repasser plus tard. Lui offrir un verre. Ça fait longtemps que je la reluque ! Mais ce soir, comme les autres soirs semblables à celui-ci, je n'ose pas franchir le pas. J'ai peur de ne pas le vouloir vraiment. Ne pas la désirer suffisamment pour l'emporter. D'être ridicule.

La terrasse du Panis déborde de monde, habillé comme pour l'hiver. C'est surtout le petit vent qui vient de Rouen qui gèle les miches. J'entre dans le restaurant. Je serre la main du patron. En fait, le gérant. Je ne me souviens plus de son nom. Ni lui du mien.

Je m'assois à l'intérieur. On a ouvert les baies vitrées de façon à ce que l'on se sente tout de même en été, malgré la fraîcheur du temps. Je me tâte pour savoir si je vais manger quelque chose. J'ai faim sans vraiment avoir envie de quoi que ce soit. Le garçon, la garçonne, plutôt, une espèce de petit pot à moutarde avec une moustache et un sourire sympathique – 20 ans ? m'apporte ma *blanche*. Elle demande si elle peut encaisser tout de suite. (Ça devient une manie dans ces quartiers à touristes où le larbin ne sait même plus à qui il a affaire ; un honnête Parisien ou un escroc au petit pied.) Je me retourne pour atteindre ma poche-revolver où j'ai ma monnaie quand je vois Catherine. Elle est assise derrière moi. Elle ne m'a pas remarqué à mon entrée. Ni moi non plus. Faut dire qu'elle est avec un jeune type qui la

dévore des yeux. Ils doivent avoir à peu près le même âge. Elle me sourit en me reconnaissant. Je la salue.

Je finis par trouver le billet de 10 Euros que je tends à la garçonne.

“Tenez !”

“Bonsoir ! Vous allez bien ?”

Tandis que mon petit pot à moutarde cherche la monnaie sur son plateau, Catherine se pince les lèvres. Elle sourit d'un air un peu embarrassé.

“Je vous présente Georges.”

“Enchanté .”

“Je suis gênée.”

Elle a un petit rire.

“Ah, bon ? Pourquoi ?”

“Je ne vous ai pas parlé de lui...”

Elle regarde Georges en coin qui lui aussi cherche de la monnaie dans les pièces qu'il a mises sur la table pour payer ses consommations à notre dragon de service.

“Laissez-moi. Je vous en prie.”

Je sors un billet de 20 Euros de mon portefeuille que je donne à la petite boulotte.

“Tenez, pour le tout...”

“Non, vous ne devez pas !”

“Mais si, mais si ! Vous êtes mon indic, après tout !”

“Oh !”

Catherine rit. Puis elle devient sérieuse.

“Justement...”

“Oui ?”

“Je ne vous ai pas tout dit.”

“Oui, c'est ce que vous venez de me dire. Mais encore ?” Je m'arrête juste à temps.

Avant de dire, toujours spirituel : “Vous avez un autre amant ?”

C'est ma marque de fabrique : Je dis souvent n'importe quoi. Mais, heureusement, j'arrive parfois à me rattraper à temps.

Qu'importe la morale. On dit que la parole donnée à un mort est sacrée. Mais ce qui est sacré, c'est la mémoire que nous gardons de lui. On peut donc en disposer à sa guise.

De toute façon, Pomonranti ne l'aurait jamais épousée. Il profitait de sa position, de son argent, de son entregent pour s'attacher Catherine et l'exploiter. Bien que, d'après elle, il avait l'air de l'aimer. Plus qu'elle ne l'aimait, bien sûr. Car il y avait chez elle beaucoup d'admiration pour cet amant ; mais du calcul aussi. L'avenir de leur liaison dépendait de sa carrière à elle. Ce qu'elle lui devrait plus tard. Une sorte de crédit revolving.

En plus, elle n'était pas indifférente à cet homme brillant qui l'entretenait avec beaucoup de prévention et d'affection. Mais Georges, c'est autre chose : C'est la jeunesse, bien sûr, quoiqu'en amour ce ne soit pas nécessairement un avantage. Mais c'est surtout un avenir concret : Des enfants peut-être. Quelque chose à bâtir ensemble. Un espace libre où l'avenir voyage avec l'espoir. Une manière d'éternité. Alors que de Pomonranti c'était...

“Vous n'avez pas besoin de m'expliquer tout ça. Je suis flic. Je ne travaille pas en face. (Je montre Notre-Dame.) Mais, vous vouliez me dire quelque chose.”

Nous nous promenons tous les deux ce lendemain matin, quai de Montebello. C'est elle qui a fixé le rendez-vous avant que l'on se sépare la veille. Ils allaient au

cinéma. Moi, j'y suis allé aussi. Mais seul. J'avais envie de voir *Volver*. De toute façon, il était évident que l'on ne continuerait pas la soirée ensemble.

Elle a du mal à aborder le sujet. Elle a peur tout à coup qu'elle m'ait dérangé pour rien. Faute d'avoir quelque chose d'important à me dire.

“Allons donc. Rien que le plaisir de vous voir et bavarder...”

“Oh !”

Elle rougit en souriant.

Je me tais.

J'attends. Plutôt que de dire des conneries qui aggraveraient mon cas.

“Voilà !”

Graduellement, elle m'avoue que Pomonranti lui avait parlé de son rapport. Il était très inquiet. Il n'arrivait pas à convaincre son entourage de l'urgence d'agir. De tous les monuments de la capitale, la tour Montparnasse est la plus menacée. Le bâtiment se dégrade à très grande vitesse. Pis encore, des infiltrations en sous-sol, les vibrations du métro, des travaux sur la gare Montparnasse ont déstabilisé l'assise du monstre qui présente des signes alarmants de faiblesse : fissures, frottements suspects des ascenseurs contre les parois de leurs cages, portes qui se ferment mal... Il faut prendre des décisions drastiques. Très rapidement.

“Il ne savait plus à quel saint se vouer. Il pensait qu'il fallait agir dans l'année. Il avait cette vision d'une catastrophe imminente. Mais personne ne voulait l'écouter. Il avait rendez-vous avec un ami haut placé. À la tête du gouvernement – Non ! il ne m'a pas dit qui. Le lendemain de... l'accident.”

Catherine est émue tout à coup. Sa voix s'est un peu altérée. Elle regarde la chaussée. Nous nous arrêtons de marcher. Je la regarde.

“C'est tout ?”

“Oui.”

“Il ne vous en a pas dit plus ?”

“Non. Sa femme l'a appelé sur son portable à ce moment-là. Je me rhabillais, de toute façon...”

“Et depuis ?”

“Eh bien, il est mort.”

“Et cet ami, vous ne savez pas de qui il s'agit ?”

“Non ! Il connaissait beaucoup de monde.”

La journée se passe comme un dimanche. Normal, puisque c'est dimanche. (*Tous les jours de la semaine sont tristes et sonnent creux/Il y a pire que la semaine, le dimanche fastidieux...*) Je fredonne la chanson de Piaf. C'est pareil pour Mauresmo qui se fait exécuter par cette petite Tchèque en robe mauve. Un joli petit cul et un sacré *drive*.

Je profite du calme dominical et de cet ennui qui me colle à la peau pour passer à mon bureau et ranger quelques papiers. Je décide d'essayer de voir Verdier. Il m'a appelé il y a quelques jours pour me dire qu'il est à Paris. C'est un type qui a une étrange façon de faire fortune. C'est généralement à l'issue de conflits africains. Qu'il s'agisse du Rwanda hier, du Darfour demain...

On ne peut pas dire qu'il est toujours dans son bureau. Mais on peut toujours l'y joindre. Moi, en tout cas.

Nous nous sommes connus dans le Caprivi Strip. Dans les années 80. J'y avais été dépêché comme consultant par ma hiérarchie auprès des forces sud-africaines qui étaient en guerre contre l'Angola. Lui grenouillait avec leur état-major. Il devait sans doute leur vendre nos merveilleux hélicoptères Gazelle.

Être de même nationalité dans un pays étranger, ça crée des liens. On avait fait quelques virées à Windhoek ensemble, quand on était en permission. La Namibie s'appelait le Sud-Ouest-Africain, à l'époque. Il nous arrivait aussi d'aller à Sun City. C'était l'époque où le sida était inconnu et tout se résolvait par quelques piqûres. (En fait, ça commençait tout juste, mais comme c'était strictement pour les pédés... On a eu de la chance, en tout cas !)

On a pas mal déconné entre les tables de jeu et les superbes négresses de ce coin paumé entre le Botswana et le Transvaal où fraient les riches Afrikaners pour se reposer des rigueurs de l'apartheid. Un bled merveilleux où coexistaient touristes, mafiosi et mercenaires. Tout ce joli monde se retrouvait, le soir, impeccablement habillé, au casino ou au restaurant, au bord de la piscine. Les filles passaient d'un lit à l'autre. Elles avaient parfois des choses à dire. C'était une espèce de Monaco tropical. Un Genève sur mer... Sans son jet d'eau et la bise noire de l'hiver...

Une fois, nous nous étions rendus en mission chez Savimbi. Ses services de renseignement ne devaient pas très bien fonctionner, car nous avons tous été surpris - Savimbi compris - par une attaque massive du MPLA armé de chars russes. On n'a dû de sauver notre peau et nos bijoux de famille qu'à une course à pied effrénée dans cette espèce de savane du sud de l'Angola où l'on se retrouve encore plus à poil qu'un lapin de garenne le jour de l'ouverture de la chasse. Physiquement, Verdier n'était pas vraiment entraîné, à l'époque. Sans moi, il n'aurait pas pu sauter dans le half-track de la SADF, l'armée sud-africaine, qui nous a miraculeusement permis d'échapper aux troupes cubaines de Dos Santos. Le souvenir de ce marathon, et aussi celui de quelques filles que nous avons partagées dans notre chambre du Holiday Inn de Sun City, a créé entre Verdier et moi des liens un peu particuliers. Je laisse mon numéro de portable sur son répondeur. En principe, il devrait me rappeler dans les vingt-quatre heures. Ou alors, c'est qu'il est mort.

La différence entre la réalité et le cinéma, c'est que dans la réalité il n'y a pas de petite musique pour prévenir le héros du film de ce qui va lui arriver. Pas d'effets avec chambre à écho, ou une petite aubade, thème récurrent du film qui précède des plans montés pour nous amener à l'état de terreur voulu par le metteur en scène. Le héros de mon film à moi doit trouver sa propre musique intérieure pour l'avertir d'une joie, d'un danger, d'une idée lumineuse – le persuader qu'il a rencontré l'amour de sa vie, par exemple. C'est pour ça que la vie est difficile et, en vrai, il faut savoir créer sa BO tout seul et surtout se la repasser en boucle pour avoir la sensation d'exister. Ne pas, non plus, se tromper d'instruments : Les violons quand on voit l'élue de son cœur, les percussions à certains instants décisifs, les cymbales de la terreur explosant dans le noir d'une rue soudain pleine de mauvais garçons... La petite zizique de la solitude. J'en passe...

Malheureusement, c'est souvent le souvenir qui la rajoute, la petite zizique. Quand on se repasse des scènes de sa vie et qu'on essaie de couper certains passages. Un travail du montage pour garder le meilleur des rushes. C'est pour le coup qu'on ne comprend plus rien au film. Souvent un bon scotch avec un voisin pallie l'inconvénient. L'alcool permet d'élaborer des génériques plus libres. Sauf que la fin déçoit souvent, à moins de recommencer à boire...

Pour ma part, j'ai pas tellement besoin de la petite zizique, ni d'alcool ou de poudre à récurer. Si je me la joue rarement avec des morceaux de mon choix, c'est... que, comment dire ? une espèce de pincement au creux de l'estomac, un courant me parcourt la nuque, comme dans les films d'horreur avant qu'il ne soit trop tard.

Aussi, quand je me réveille aujourd'hui, lundi, je me sens bizarre. Pourtant ma nuit a été calme. J'ai même pas fait de rêve. Mais j'ai comme l'impression qu'il y a quelqu'un dans la pièce. Quelqu'un qui me regarde par-dessus mon épaule. J'ai d'ailleurs souvent désiré le voir, ce fantôme qui marche à mes côtés. Une certaine littérature l'appelle parfois l'ange gardien. Quelle gueule a-t-il ? Des fois, je me dis que ça doit être ma mère. D'autant qu'elle aurait adoré ça. C'était son côté voyeur. Elle disait souvent : "J'aimerais tellement être une petite mouche !" (Ce qui m'ennuyait beaucoup car j'ai toujours aimé tuer les mouches.)

Donc, ce matin, j'ai un peu la gueule de bois. C'est d'autant plus étrange que je me suis couché tôt la veille plutôt sobre : Un seul verre de rouge avec une soupe et un morceau de fromage. Histoire de dire qu'on a pris un repas.

La petite Tchèque qui a battu Mauresmo s'est fait sortir en trois sets par Hinggis laquelle a calé devant Clijsters. En trois sets aussi. C'est l'essentiel de l'info du jour sur Europe1. Encore quelques minutes pour la météo et ma sensation de malaise disparaîtra avec la remise en route de mon pilote automatique : Douche, café, récapitulation du programme de la journée.

C'est alors que je me souviens tout de même d'avoir rêvé : J'étais avec Verdier. Je ne me rappelle pas dans quelle circonstance. Mais c'était plutôt cauchemardesque. La radio bave les nouvelles tandis que j'essaie de ne pas me couper en me rasant. Entre la saga de la présidentielle et celle de la préparation du Mondial avec les derniers ragots sur Domenech, se glisse l'annonce d'un fait-divers. Il faut avoir l'oreille fine pour le remarquer. Ou être flic, comme moi. Une jeune femme s'est "sauvagement fait assassiner". Des *djeunes* se seraient adonnés à une tournante du côté de la fontaine des Innocents, vers 2 heures du matin. Son corps aurait été retrouvé sans vie, dans la fontaine, par un touriste qui aurait remarqué le sang coulant le long du bassin.

Je finis de m'habiller. J'arrête la radio. Je ferme à clef derrière moi et fais à pied les quelques centaines de mètres qui me séparent de mon bureau, sans m'arrêter au bistrot.

Une fois arrivé à mon étage, on me dit que Pointeau veut me voir. J'y vais tout de suite. Comme j'ai rien sur le feu.

"Alors, ce week-end ?" il me demande en guise de bonjour quand j'entre dans son bureau au premier.

Il est en train de lire un papelard avant de le ranger dans un semainier.

Je m'assois sur le fauteuil qu'il m'indique. J'ai du mal à distinguer ses traits contre le jour de la fenêtre derrière lui qui m'éblouit. C'est une belle journée que nous a annoncée Darty –« *Contrat de confiance* », oblige. Faut dire qu'avec toutes les incertitudes liées au temps qu'il fait, il faut être drôlement gonflé pour financer un programme qui inspire tout, sauf la confiance. C'est un peu comme le groupe Tranchant qui finance les mêmes informations sur LCI : « *Gagner à tous les coups* » est une phrase interdite chez les météorologistes...

"J'aimerais faire le point avec vous sur cette affaire Pomonranti."

"RAS, boss. L'enquête est presque terminée. Aucun indice de meurtre. La thèse du suicide n'est pas très crédible. Mais avec ça, qu'est-ce qu'on sait de ce qui trotte dans la tête des gens ? Une bouffée délirante, un état de panique ? C'est alors, soit le meurtre ou l'on retourne l'arme contre soi ; ou les deux..."

"Simenon fait dire au médecin de Maigret – vous êtes bien installé dans son bureau, non ?... enfin celui dont Simenon s'est inspiré pour ses bouquins - qu'une fois que quelqu'un a programmé son suicide dans sa tête, il peut se tuer à n'importe quel moment, sans crier gare, même à son insu..."

Pointeau me regarde avec un drôle d'air.

"Vous m'inquiétez, mon vieux. J'espère que vous lisez Simenon en dehors des heures de service... Revenons aux choses sérieuses. Je me suis laissé dire que Pomonranti a fait un rapport sur les monuments de Paris ?"

"Oui, j'ai essayé de l'obtenir. Mais il est classé « secret défense ». Ça prend un peu de temps. Si j'en crois son attachée parlementaire, l'essentiel du rapport concerne la tour Montparnasse, laquelle serait en plutôt mauvais état. Pomonranti, craignait qu'elle ne s'écroule d'un jour à l'autre."

"Ah, oui !"

"Ça ne me paraît pas être une raison pour se suicider. Ce n'est pas lui l'architecte, que je sache. De toute façon, les architectes ne se tuent pas quand ils ont raté un travail. Sans cela, où qu'on en trouverait pour construire ces horreurs qui poussent autour de nous ?"

On bavarde encore un moment. On parle de la Suisse et de sa maison dans les Grisons. C'est un fana de montagne. Il a une espèce de refuge accroché à un éboulis de rochers dans l'Oberland bernois. Sans eau, sans électricité, avec juste quelques planches pour s'allonger dans son sac de couchage. Il y passe tous les mois d'août. Seul. C'est sa façon de se ressourcer.

Je retourne à mes paperasses.

Je vous la faire courte. Ma journée ! Et la soirée qui suit.

Voilà, c'est fait !

Comme au cinéma, ou au jeu de l'oie : j'avance de plusieurs cases dans la semaine. Disons, jusqu'à mercredi.

Je ne joue qu'avec un dé.

Pour l'instant !

Nous sommes donc mercredi. Le temps s'est enfin mis au beau. Je vais déjeuner avec un autre pote. Je m'y rends à pied, vu que l'ami travaille au Palais de Justice et que son restaurant préféré est rue Hauteville. Rien qu'à regarder les filles dans la rue, j'en prends pour deux éternités de supplice de Tantale, Hadès & Co., plus une de purgatoire sur terre. Il suffit qu'il y ait un rayon de soleil pour que les gonzesses fleurissent sur le bitume comme des fleurs des champs. Fraîches, jeunes, épanouies.

Il n'y a pas qu'elles pour donner de la bonne humeur. Les gens sont plus aimables, aussi. Ça tiendrait à peu de chose, le bonheur, si on s'en donnait la peine.

Je suis encore dans le vestibule du Paradis quand une espèce d'énergumène en scooter me rase les miches à m'écraser alors que je pose à peine le pied sur le quai Saint-Michel pour le traverser. Non content d'avoir failli me tuer, le type m'insulte, par-dessus le marché !

"Conard !" il dit en s'enfuyant sur son bolide.

J'essaie de lire son numéro d'immatriculation. Mais il a déjà disparu au bout du quai des Grands-Augustins.

J'en suis quitte pour la peur. C'était moins une, quand même. Il l'aurait fait exprès qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

J'arrive au restaurant encore tout tremblant de rage et du dépit de n'avoir pas pu foutre mon poing dans la gueule de l'abruti. Montigny est déjà là à m'attendre. C'est un homme sur le retour. Le Palais l'utilise par pitié et aussi parce qu'il accepte l'aumône que la justice paie ses experts. Il n'a pas tellement le choix. Il s'est laissé rattraper par la limite d'âge après avoir mené grand train, jusqu'à ce que, patatras ! Chronos se rappelle à lui, à ses artères, à son système limbique, sa cirrhose et le reste. La vieillesse est la chose la plus surprenante qui puisse arriver à un homme.

Si on se doutait de ce qu'elle recèle d'angoisses, de petites souffrances, de petits malheurs, on resterait dans le ventre de sa maman...

Bref ! notre homme prépare les dossiers que les appariteurs n'ont pas le temps ni le goût de dresser pour une théorie de juges surchargés de travail. Ce n'est donc pas étonnant s'il penche plutôt du côté de Le Pen et rêve de Gaulois aux moustaches blondes ou rousses qu'on nous affirmait être nos ancêtres à l'école, chefs d'une France radieuse, vendue au monde comme exemple *ès vertus*. Malgré un revenu de misère, le travail qu'il effectue lui permet de se croire utile et surtout, il s'imagine être dans le secret des dieux. À remuer les procès-verbaux nés du stupre des affaires qui alourdissent vertigineusement les étagères des chancelleries, il évolue dans cette espèce de complot permanent que constitue la vie ordinaire des grands rapaces de la finance et de la politique. Il y règne comme des sommets de terreur dont l'ascension est aussi exaltante que la conquête de la *Yungfrau*.

Les juges l'invitent de temps à autre à becqueter et lui distillent en lieu et place d'une augmentation de salaire des indiscrétions sur les affaires en cours. Ce qui lui donne plutôt bonne presse auprès des journalistes chez qui il émarge en vendant contre une bouffe dans un bon restaurant quelques tuyaux que le Parquet lui a diligemment préparés afin que les dossiers de l'instruction trouvent leur chemin auprès du grand public. Lorsque cela est nécessaire.

Nous avons pris l'habitude de manger une fois par mois dans ce petit rade de la rue Hauteville où le vin n'est pas cher et plutôt moins mauvais que les casse poitrine de Charenton-le-Pont que dispensent les autres restaurants du quartier décidément trop gâtés par une clientèle de touristes ignares. Il n'y a pas que le touriste qui se fasse avoir par les pinardiers de bas étage. Cela fait longtemps que le Français moyen usurpe sa réputation de connaisseur. Qui en France est encore capable de faire la différence entre le gros bleu qui tache et le petit vin de propriétaire honnête et franc du collier ? Ne parlons pas des grands crus, dont les prix astronomiques interdisent au pékin alpha de se faire un goût en en éclusant suffisamment.

Peu de gens savent ce qu'est le vin en France. On se fie au prix sur la carte des restaurants ou sur les rayonnages des magasins pour décider de la qualité de la bibine. Le cash aiguise les papilles gustatives sans égard pour l'estomac ou la morale publique...

J'en suis à ces considérations mauvaises et inutiles quand je pénètre dans le petit restaurant à l'accueil courtois. Montigny a déjà sifflé une demi-fillette de Gamay.

On commande sa petite sœur, mais bordelaise : J'aime pas le Gamay. Quant au Côtes, ils le servent trop frais, ici. Sans doute pour maquiller des origines étrangères. Depuis qu'on a perdu l'Algérie et pis, que l'on fait partie du Marché commun, on se rabat sur des vins médecins louches que nous pousse la Cosa nostra pour fortifier notre bibine anémique, et qui viennent des pires régions d'Italie quand elles ne sont tout simplement pas fabriquées en usine avec de l'acide sulfurique et un peu de sucre.

Montigny, c'est un peu comme un gros ruisseau par temps d'orage. Il parle sans discontinuer en débordant, inondant tout de sa vie personnelle avec suffisamment de bruit pour que l'assistance du petit restaurant, qui n'en demande pas tant, n'ignore rien de ses histoires à 3 balles. Sans m'écouter, sauf parfois à dévier opportunément – lorsqu'il se rend compte qu'il en fait trop - le cours de sa logorrhée, il n'a pas peur de se répéter au risque de se contredire d'un déjeuner à l'autre. Ou de l'apéritif au café.

Tout y passe : la vie au Palais, le 35 bis, les états d'âme des juges Thiel, van Ruymbeck et de l'autre, "comment s'appelle-t-il déjà ? mais oui tu le connais !

enfin, ça me reviendra..." ; les minutes du procès Vivendi, les avatars du dossier Elf, *l'affaire* – il se penche plus près de moi, pour parler sous le souffle, faisant semblant de croire que ses mots ne dépassent pas le cercle de notre stricte intimité, alors qu'il s'adresse à l'assistance qui, pour le coup, tend l'oreille - *des frégates*... On n'attrape pas grand-chose qui n'ait été écrit et réécrit dans la presse. Quoiqu'il lâche parfois une perle. "*À l'insu de son plein gré*", pour utiliser une blague à la mode. Aujourd'hui, c'est l'affaire Clearstream. Sauf que j'en sais plus que lui ayant lu la une du Journal du dimanche.

"Tu n'as rien sur la tour Montparnasse je demande, pour faire diversion ?"

Il s'arrête à peine de parler et enchaîne :

"Non ! Sais-tu qu'au Mexique..."

Et le voilà reparti sur le dossier Mawad. Un très vieux fait divers impliquant le propriétaire d'une clinique marseillaise et *une* député mexicaine - sa maîtresse - retrouvés assassinés sur la route de Guadalajara. La faillite de l'établissement longtemps considéré comme le vaisseau amiral de l'Hospitalisation privée en France. Car Montigny suit la justice française hors de ses frontières, jusque dans les faubourgs de Medellin. Il l'avoue, non sans un certain trémolo de terreur dans la voix. Car dans ces pays-là le pistolero est aussi juge. Ce qui facilite beaucoup l'instruction des dossiers. Mais les rend délicats.

Je me perds en conjectures sur la vie d'un secret, quand la rumeur circule à la vitesse des Jumbo jets, sautant les fuseaux horaires. À moins de vivre de façon quasi autiste dans quelque banlieue déshéritée ou au fin fond de la Creuse (charmante campagne, par ailleurs – ceci expliquant cela ?), il n'est d'esclandre qui ne soit colporté d'un bout à l'autre de la planète et ne s'abatte sur le bon peuple abasourdi, à la manière d'un tsunami.

Il faut être un musulman rigoureux, un catholique ingénu, un protestant particulièrement rudimentaire, un bouddhiste, védantin, animiste (j'en passe...) éthérés, pour ne pas subir le doute et le soupçon sur la réalité du Bien.

Entre le pâté de tête et la blanquette, Lucie m'appelle sur mon portable. Elle me dit qu'on a retrouvé le corps d'une personne et que ça m'intéresserait peut-être. La victime avait mon numéro de téléphone dans son carnet de rendez-vous.

"On l'a identifiée ?"

"Elle travaille à l'Assemblée nationale. Peut-être est-elle liée à cette histoire de suicide de la semaine dernière ?"

La nouvelle me glace. Je repense à ce malaise que j'ai éprouvé ce matin. Je demande à Lucie de téléphoner à l'Institut médico-légal pour les avertir que j'arrive.

Je termine le verre de vin et interromps mon ami englouti dans une description particulièrement savonneuse du Parquet. Il faudra qu'il se dépêtre tout seul de l'arrivée imminente des plats que nous avons commandés.

"Excuse-moi... Mais c'est vraiment urgent."

Je lance quelques biffetons sur la table pour régler ma part des agapes avant de filer.

"Laisse ! me dit Montigny. Qu'est-ce qui se passe ?"

"Je t'expliquerai. Désolé, mais il faut que j'y aille."

Je raffe deux morceaux de pain histoire de couper ma faim et plante mon pote stupéfait du peu de cas que je fais de ses confidences. Je suis plutôt soulagé d'y couper, malgré le drame que je pressens. La nature humaine est ainsi faite : toujours prête à profiter de la moindre occasion pour se retrouver peinard, sans penser aux conséquences.

Et en effet : Il eût mieux valu que je souffrisse le discours de Montigny plutôt que de me retrouver devant le cadavre de Catherine étendu sur l'inox glacé d'une table à découpe de la morgue. Il n'y a pas de doutes : Elle a vraiment souffert avant de rendre son âme à Dieu. Les types l'ont sauvagement assassinée après l'avoir longuement torturée et violée. Je me détourne de la vue du corps meurtri. Le souvenir de la belle jeune femme et de notre promenade de dimanche dernier sur les bords de la Seine, me revient. Je demande qu'on retrouve son ami Georges. J'aimerais savoir pourquoi il n'était pas avec elle quand c'est arrivé. Ou si il y était, qu'est-ce qu'il s'est réellement passé ? Pourquoi il ne l'a-t-il pas défendue ? Pourquoi n'a-t-il pas cherché à la retrouver ? A-t-il déposé plainte ? Signalé sa disparition ?

Hélas ! même si j'avais fait le lien entre l'annonce de ce meurtre sur Europe et Catherine, ce matin, il était déjà trop tard pour agir.

“Oui, c'est bien elle la victime de la tournante de la nuit de dimanche à lundi.” De Rincsin appelé au téléphone me confirme que le meurtre de Catherine était à l'origine de la brève sur sa chaîne, ce lundi. Le dossier de Catherine que Lucie me fait parvenir par motard ne m'apprend rien. Je ne peux même pas identifier le lieu du meurtre avec les photos. Il se peut qu'il se soit produit dans une rue de traverse, non loin de la fontaine des Innocents. L'enquête de voisinage n'a, pour l'instant, rien révélé. Ce ne sont pas les cris et les hurlements qui manquent, la nuit, dans ce quartier. La plupart du temps il s'agit de gens saouls faisant la fête.

‘Et Verdier ?’ je pense *in petto* - je ne sais pourquoi - à ce moment précis. Je constate qu'il ne m'a toujours pas appelé. Je trouve ça bizarre.

J'appelle le commissariat du 1^{er} arrondissement. C'est l'agent Lebrun qui me répond. C'est lui qui a été chargé de l'enquête sur la tournante. Il m'explique que Georges s'est présenté spontanément pour signaler la disparition de sa copine. Ils s'étaient disputés la veille, pendant une soirée chez des amis, rue de la Grande-Truanderie, à deux pas de la fontaine. Elle était furieuse parce qu'il flirtait avec sa meilleure amie. (Elle avait commandé un taxi avec son portable. Mais le taxi ne l'avait pas trouvée en bas du 18, à l'attendre, et il était reparti avec sa course non réglée.)

Quant au Georges en question, il a essayé de rappeler sa petite amie sur son portable. Mais elle ne répondait pas. Il lui a laissé des messages sur sa boîte vocale – ce qui a été vérifié. Il est allé l'attendre au bas de chez elle une bonne partie de la nuit. Puis il est allé se coucher.

“Elle a dû tomber sur une bande de loubards en attendant son taxi. C'est pas de chance...”

Lebrun aimerait bien savoir pourquoi elle avait mon numéro de téléphone sur son calepin à la date de dimanche.

“Une amie, je réponds. L'amie d'un ami, plutôt. Sans rapport avec votre enquête.” Il ne me croit pas. C'est son affaire ! C'est aussi un bon flic.

Le dé de mon jeu de l'oie perso me fait avancer jusqu'à la case du dimanche suivant. Il fait si chaud dehors que je décide de regarder Nadal contre Federer dans le café en bas de chez moi où il y a la clim. Je n'aurai pas dû. Autant la victoire de la petite Hennin la veille, contre Svetlana Kuznetzova, m'a rassuré sur le sport qui permet à la technique de vaincre la seule force musculaire et la jeunesse, autant la victoire de la force brutale de Nadal contre l'élégance et la finesse de jeu de Federer m'a fait désespérer d'une justice immanente. Jean Rochefort interviewé à mi-match souhaitait lui aussi la victoire du Suisse. Parce que, disait-il, Nadal avait tellement accumulé de victoires consécutives sur terre battue que ça devenait... “immoral”. Il cherchait ses mots. Soit que ceux-ci ne se fussent pas présentés à sa mémoire, soit

qu'il considérât que ce n'était pas politiquement correct de faire un commentaire d'éthique sur un résultat sportif.

Il se contenta de traiter le Catalan d'extra-terrestre.

Ce n'est pas tant ce nombre de victoires consécutives qui m'afflige (60, avec ce match-là – après tout Stephi Graph en a remporté plus que lui, sur terre battue ! – mais les femmes, ça ne compte pas, n'est-ce pas !) que l'utilisation de la force brute sur les valeurs de notre société. L'histoire, avec un grand « H », se servant toujours d'une jeunesse sans nuance, sans mémoire, sans culture pour faire son œuvre de destruction en dépit des Lumières. Avec Nadal, nous retombons dans le mythe fondateur de Mitra. À quoi a donc pu servir notre civilisation ? Ce lent cheminement de l'homme vers la connaissance, s'il doit succomber sous les coups de corne du taureau ?

Et me voilà forcé d'admettre que cette soi-disant civilisation dont je me réclame et que le Suisse incarne à mes yeux sur le court de Roland-Garros, a failli sur toute la ligne. Peut-être sommes-nous les témoins, en ce début du XXI^e. siècle, de la naissance d'un nouvel avatar de l'épopée humaine reprenant à partir de la force originelle ? Sans doute ne faut-il rien regretter du charme de l'ancienne civilisation. Malgré la victoire de certaines valeurs humanitaires, elle n'a pas réussi à créer l'homme moral. Ce serait plutôt le contraire, si j'en juge par le nombre de guerres qui brûlent toujours l'Afrique et l'Asie. Peut-être notre civilisation a-t-elle été la pire de toutes que la Terre ait connues ? Notre révolution industrielle a permis la mécanisation des massacres ; ses algorithmes informatiques donnent le pouvoir à la haute finance de ruiner plus infailliblement un continent entier que les dix plaies d'Egypte...

Alors, va pour Nadal ! Peut-être que lui et ses semblables engrosseront nos filles pour le salut de notre descendance contre notre plus grand ennemi, l'humanisme. Valeur que dénonçait déjà Hugo comme, de toutes les monnaies, la plus fausse.

Je sors de la brasserie sans faire particulièrement attention à ce qui se passe autour de moi. Un type pourtant me regarde drôlement. J'ai déjà vu sa tête quelque part. Il a l'air de me connaître aussi, car il détourne les yeux quand je le regarde. Certains automatismes chassent mes dernières pensées morbides inspirées par la partie de tennis.

Mon système de défense se met en marche. Je deviens la bête que je dénonçais chez Nadal. Avec mes sens soudain en éveil, je ne suis pas long à apercevoir un autre type en jeans et en Nike, perdu dans la contemplation de la devanture de la bijouterie de Nadine. Je rencontre son regard dans le reflet de la vitrine.

Comme si de rien n'était, je retourne dans la brasserie. Gisèle est arrivée entre-temps. Elle boit son jus d'orange matutinal. C'est son jour de repos. Elle est presque jolie sans maquillage, habillée *en civil* si je peux dire.

On se fait la bise. Je lui parle de sa mère. Ça fait très XIX^e siècle, le bourgeois qui s'enquiert du rejeton de l'hétaïre ! Sauf que ça fait belle lurette que je ne suis plus client. L'ai-je jamais été, d'ailleurs ? Notre histoire est plus compliquée que ça. Une peu ancienne, aussi.

Au bout d'un quart d'heure de conversation, je suis sûr que ma personne est le centre d'intérêt des deux types qui battent la semelle dehors. Je crois même en avoir repéré un troisième qui est sur le pont, devant Notre-Dame avec un appareil de photo et un téléobjectif. Ça doit bien faire un quart d'heure qu'il est appuyé à la rambarde, tournant le dos à la cathédrale en regardant dans ma direction, son appareil pendu à son cou.

Je fais comme si j'allais aux chiottes et me tire par les cuisines qui donnent rue de la Huchette.

Gisèle eut des bontés pour moi. C'était il y a longtemps. Sa jeunesse égalait sa beauté, alors. Ainsi en va la vie pour la plupart des femmes. Cruelle à partir d'un certain âge. Puisqu'elle les rend indésirables. Même, si j'en juge par ce que je vois au Bois, dans la rue Saint-Denis ou rue d'Aboukir, il est des hommes – jeunes aussi – qui flirtent avec un goût pour la nécrologie. Ce qui permet aux vieilles de continuer à gagner vaille que vaille leur putain de vie, même dénuée de leurs charmes d'antan. Quoi qu'il en soit, Gisèle, encore toute jeune, n'avait pas sa pareille pour se faire prendre par derrière. On commençait à peine au pieu qu'on y était déjà, sans trop savoir comment exactement. Si j'évoque ce souvenir, c'est pour deux raisons. La première, c'est un récent talk show à la télé où se discutaient calmement entre femmes le pour et le contre de la sodomie. Cela ressemblait à une de ces réunions de Tupperware où l'on discute des avantages de la conservation sous vide et la forme pratique des objets s'emboîtant entre eux. En gros, il ressortait de cette émission que la sodomie était réservée aux femmes intellectuelles puisque, sans prostate, la femme n'a aucun moyen physiologique de jouir. Tout est dans la tête. Si l'on peut dire...

La deuxième raison pour laquelle je pense à Gisèle c'est qu'avec elle on pratiquait un truc pas clair. C'est elle qui me l'avait montré. J'en avais honte d'ailleurs parce qu'en principe c'est moi qui aurais dû apprendre la technique à l'école de police. À savoir qu'à ce moment intense de l'amour qui annonce la splendeur des eaux de Versailles, Gisèle m'appuyait légèrement sur la carotide de telle manière que je perde presque conscience. La jouissance en est décuplée. Elle y mettait en même temps ce qu'il fallait de sa croupe pour prolonger jusqu'à la pamoison l'effet de la *petite mort*.

Si elle m'avait initié à ce geste de close-combat, c'était pour que je lui rende la pareille. Je n'étais pas client. J'étais une sorte d'extra avec qui elle prenait plaisir à parler métier en l'illustrant de travaux pratiques. Je crois que secrètement elle avait le béguin pour moi, en dehors des avantages que représentait pour elle la protection de ma qualité de flic. Je ne la détestais pas non plus. Bref ! j'avais développé une grande précision dans la pratique de l'évanouissement par cette technique et je l'appliquais aussi avec certains loubards réfractaires, sans les préliminaires amoureux, bien évidemment ! Depuis, j'ai vu que cela se pratique dans les cours d'école, avec un foulard, sans nécessairement les pratiques amoureuses...

Mais ce coup-ci, j'ai dû y aller trop fort. Car le type gît à mes pieds. Il s'est effondré devant moi, dans la cage d'escalier du 25 de la rue de Huchette. Je tâte sa carotide à nouveau. Mais pour le diagnostic. Pas de doute, je l'ai tué. J'ai perdu la main. Et je suis bien emmerdé.

Notez bien, il a un flingue dans la pogne droite. Un Glock, une arme très tendance chez les flics et les mauvais garçons. Ce qui peut justifier mon réflexe intempestif aux yeux des bœuf-carotte.

Je défais l'espèce de poche ventrale qu'il porte comme le touriste qu'il prétendait être et regarde ses papiers. Je me sens mal ! L'énergumène est un collègue. Je viens de renvoyer à l'usine pour échange standard un pote de la DGSE.

Gisèle, quand on parlait technique, trouvait que j'aurais dû me faire enfileur. Cela manquait à mon éducation, disait-elle. Et c'est vrai qu'un soir alors qu'on papotait à plusieurs, je fus à deux doigts (vous me passez l'image) d'y passer. Mais je reste très archéo pour ces choses-là. Une espèce de psycho-rigide, comme on dit. Pas du

tout impressionné par les petites annonces du *Nouvel Obs.* et les pages Culture qui ont fait la gloire de *Libé*. Si fait qu'on avait continué à partouser à la papa Gisèle et moi.

En attendant, je sais pas trop quoi faire de mon bonhomme.

Le mieux est encore de faire semblant de n'avoir rien fait, rien vu. Si j'ai attiré ma victime au 25 de la rue de la Huchette, dans l'intention de l'assommer et l'identifier, c'est que la cave de l'immeuble communique avec celle du 30 *bis* du quai Saint-Michel. Je fais donc comme je l'avais prévu et me soustrais à la vindicte des collègues qui attendent leur camarade dehors en filant par le quai. Je prends un taxi à la station devant Gibert-Jeune, direction les Champs, fissa. À l'angle de la rue La Boétie, je saute dans un autre taco, direction Ménéilmontant. À Oberkampf, je prends le métro direction Bastille.

Là, je laisse passer deux rames en attendant à chaque fois que le quai se dégage. Je suis assez sûr de ne pas avoir été suivi. Sans trop d'idée sur mon avenir immédiat, je m'en vais becqueter au Sans Sanz. Je choisis une table dans les étages. Au-dessus de l'entrée.

Ce n'est pas que les filles soient un peu jeunes pour moi. C'est moi qui suis trop vieux pour elles. Mais leur spectacle me délasse. Il y a beaucoup de charme à désirer virtuellement ces jolis petits corps dont les t-shirts trop courts dévoilent le nombril et le haut des fesses souvent sans string. Sans doute offrent-elles plus de leur personne à l'imagination de ceux qui les regardent, que ce qu'elles recherchent en s'habillant de la sorte.

Je ne goûte rien de ce qu'il y a dans mon assiette. Je mange mécaniquement en écoutant la musique et en regardant les couples se faire et se défaire. Ma situation me semble précaire. Je n'arrive pas encore très bien à comprendre pourquoi des cousins me surveillent et veulent sans doute me faire la peau. Je cherche dans ma mémoire ce qu'il me reste d'ennemis dans la profession. Mon grand âge et une chance assez scandaleuse font que je suis un des rares survivants d'une classe de flics goûtant aux joies de la retraite. Ce que je ne fais pas. Ce qui doit en agacer plus d'un. Mais ne me semble pas justifier un tel déploiement d'effectifs pour se débarrasser de moi. Même s'ils veulent pas payer leurs cotisations.

C'est à pincettes que je reviens au bercail. Il doit être 2, 3 heures du matin. Ma rue est quasi déserte. Quelques fêtards traînent encore devant les caves à jazz après avoir été gentiment foutus dehors. Il y a un type dans une porte cochère, face à la porte d'entrée de mon immeuble. Il a l'air de s'emmerder. Avant qu'il ne m'aperçoive, je retourne sur le quai Saint-Michel. Là, je me glisse dans la rue du Chat-qui-pêche qui déboule dans ma rue en aval de chez moi. Fondu dans la grisaille des murs aveugles de la ruelle, j'observe mon bonhomme pendant une bonne demi-heure : À part un mac qui surveille son poulailler en écoutant du disco dans sa Mercedes, je ne vois personne d'autre de suspect. Aucun mouvement dans les portes cochères. Pas de SDF impromptu dormant devant les magasins. Personne pour promener son chien... J'en déduis que du monde m'attend chez moi. Ce que me confirment les regards inquiets que lance mon mec vers le toit de l'immeuble où brille de la lumière chez moi, en écrasant régulièrement ses cigarettes dans le caniveau.

Je reviens un peu sur mes pas, pour ne pas être entendu. Je fais le numéro de Jo sur mon portable. Son vrai nom est André. Mais comme il fait de la clarinette, il aime bien qu'on l'appelle par ce nom américain. Il aurait préféré Sydney, comme Bechet, mais ça nous a trop fait marrer quand il nous l'a demandé, biscotte ses impros sont encore très approximatives.

Le planton qui fait office de filtre au chef de la brigade de nuit me le passe enfin. Jo est difficile à joindre non pas parce qu'il a trop de travail, mais comme son bureau occupe une grande partie de l'étage de l'aile de la préfecture quasi déserte à partir de 20 heures 30, il s'adonne à son instrument sans trop d'effets collatéraux pour son voisinage. Les gars de la permanence au rez-de-chaussée filtrent ses appels pour qu'il soit le moins possible dérangé par les mémères qui ont égaré leur toutou.

Je sens bien que je dérange. Il déchiffre, me dit-il, une nouvelle partition de Lully. Je lui dis que je crois qu'il y a plus important que Lully, ce soir.

Ce qu'il y a de bien avec Jo, c'est son sens de l'abnégation. Il comprend tout de suite l'urgence de mon appel.

Même pas cinq minutes après avoir raccroché (où et comment raccroche-t-on un portable ?) j'entends les sirènes des petits copains en provenance du boulevard Saint-Germain. Une voiture bleu-blanc-rouge bouche la rue Xavier Privas. Une autre déboule de la rue Saint-Jacques tandis qu'une troisième vient à sa rencontre de la place Saint-Michel. Tout ce joli monde débarque devant mon immeuble. Les portières claquent. La flicaille envahit la rue déjà pas bien grande, tandis que Jo descend lentement de son char et vient à ma rencontre quand je sors de l'ombre pour lui serrer la pince. La planque de tout à l'heure s'est taillée aux premières clameurs des sirènes. Jo envoie une paire de flics chez moi par l'ascenseur tandis que nous montons tranquillement l'escalier, escortés de deux de ses agents.

Hasard extraordinaire, voilà-t-y pas qu'on tombe sur Verdier qui descend tranquillement à pied. Il marque une pause crispée en nous voyant. Je le présente à Jo :

“Guy Verdier, honorable correspondant de notre ministre des Armées... André Larcher, mieux connu sous son nom d'artiste de Jo aux doigts d'or, brigade de nuit de la PJ.”

J'enchaîne, faux derche :

“Ça me fait plaisir de te voir. Justement on montait boire un godet. Tu prendras bien un verre avec nous ?”

Il me répond avec la même mauvaise foi :

“Ça me ferait plaisir, mais je n'ai plus le temps, malheureusement. J'étais passé te voir, mais là, il faut que je rentre faire un rapport. Tu sais ce que c'est !”

“Je me doutais bien que j'avais de la visite, mais je ne pensais pas que c'était toi. Si j'avais su, je ne serais pas venu accompagné comme ça. Mais de nos jours, on devient vite parano. Paris n'est plus comme avant...”

Jo demande à Verdier de venir quand même avec nous jusqu'à mon étage. Une petite seconde, seulement, histoire de voir...

On trouve la porte de mon appartement grande ouverte. À l'intérieur, tout a été mis sens dessus dessous. Avec la même rage systématique que dans les films de gangsters. On a défait le lit, tailladé mon matelas Dunlopilo ! Le contenu de mes tiroirs est répandu sur le sol. Le matériel vidéo cassé. Désossé. Un agent trouve un porte-flingue dans la penderie. Le mec s'est planqué entre deux de mes costumes, comme un vieux manteau en instance de pressing. Il fait la moue quand on lui demande de sortir les mains en l'air. Ce qui soit dit en passant montre un certain manque de sang-froid de la part de Verdier qui n'aurait jamais dû abandonner son petit personnel derrière lui. Sans doute pensait-il que le foin fait par la police était pour un autre habitant de l'immeuble et était-il descendu que pour voir ce qui se passait ?

Mais c'est pas à moi de faire des hypothèses. C'est plutôt à Jo.

D'ailleurs, il commence à poser des questions assez précises à mon pote. Pour toute réponse Guy fait un numéro sur son portable, dit trois mots et le lui tend.

“Allo ?” dit Jo.

Il a à peine ouvert la bouche qu'il devient blême. Après un bref entretien qui consiste pour sa part à décliner son matricule, il rend l'appareil à Verdier sans un mot.

“Bien, vous pouvez partir. Tout est en ordre...”

Jo me regarde avec un drôle d'air.

“T'es pas dans la merde,” il me dit quand Verdier est parti.

“C'était qui ?”

“J'ai pas le droit de te dire.”

“Ah ! c'est donc lui ?”

Les yeux de Jo se plissent juste ce qu'il faut pour me faire comprendre qu'on pense sans doute à la même personne.

“Comme tu dis ! j'acquiesce : Je suis pas dans la merde !”

“Y a rien à faire...”

“Tu m'as déjà rendu un super service. J'espère surtout qu'ils te foutront la paix. Les petits frères t'aideront, je suppose ?”

Jo ne répond pas. C'est pas dans ses habitudes de parler boutique. Il me demande de le suivre pour faire une main courante. Une fois la formalité accomplie, je lui offre un verre, mais il refuse poliment. De toute façon, y a pas un rade d'ouvert à moins de 100 mètres. Et puis, il termine dans une heure. Sa clarinette est dans un coin...

Je décide d'aller dormir au petit clandé que Gisèle utilise pour ses passes de plus en plus rares. Comme les affaires sont plutôt molles en cette saison d'incertitudes politiques, de chikungunya et de N1H5, Xavier, le proprio, est plutôt content de me donner la 4. C'est celle qu'il loue le moins souvent. Les Asiatiques n'aiment pas ce chiffre. Tout comme le chiffre 8, le 4 symbolise l'accomplissement d'un cycle. Ce n'est donc pas exactement de bon augure pour une rencontre amoureuse, fut-elle vénale. Quant aux Japonais, prononcé d'une certaine façon, 4 veut dire « la mort ».

De toute façon, depuis quelque temps, le touriste est moins friand des charmes du *Gay Paris*. Sans doute que notre marchandise n'est plus si fraîche que ça, à l'étal, depuis que Sarkozy s'est fait le chantre de la moralité publique.

Je me glisse dans le plume défoncé par tant de coups de reins. Ça me gratte tout à coup. J'ai peur des petites bêtes dans le matelas. J'imagine, avant de m'endormir, des taches aux draps. J'invente des parfums suspects dans les plis du tissu... Tout ça, c'est dans ma tête, bien entendu. Xavier est un tenancier honnête. Surtout avec un représentant de l'ordre public comme moi. Mais n'empêche : j'suis pas à l'aise.

Au réveil, je retourne chez moi. Après une douche rapide, je change de chemise et de culotte. J'enfile un pantalon qui traîne sur le plancher avec toutes mes affaires que Verdier et son porte-flingue ont jetées par terre. C'est le moins froissé de tous. Je téléphone à Yvonne. C'est elle qui fait mon ménage. Je lui explique ce qui se passe. Je lui demande de ranger et voir avec son frère s'il ne peut pas réparer les meubles cassés ; m'acheter un nouveau matelas, etc. Je me brûle la gorge avec le kawa à la brasserie Notre-Dame. Alexandre, qui sert ce matin, me trouve petite mine. C'est tout juste s'il m'offre pas gratos un autre croissant.

C'est vrai que j'ai une sale gueule. Le reflet de mon visage dans la devanture du café ressemble à un éléphant qu'aurait oublié de mettre sa trompe.

Si je me sens si mal, c'est surtout que je ne comprends rien au film. Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour me trouver dans cette seringue ? Pour ne rien arranger, il règne sur

Paris une espèce de touffeur annonciatrice d'orages. Mes bonbons me collent déjà au paquet, malgré la douche. Le slogan du jour pourrait est celui d'un site Internet spécialisé : « Chaudes et humides ».

Sur mon bureau, on a déposé une note bien en évidence. Signée « Anonyme » :

“Rendez-vous à 14 heures, à Mozillor, 2 rue Salvador Allende, Montreuil. Suivre la flèche bleue, une fois passée la guérite du gardien.”

Verdier aurait tout aussi bien pu signer. Il semble me souvenir qu'on a une officine de ce côté de Paris. Elle abriterait de vrais durs, comme le veut la rumeur. Tout à fait le genre des potes à Verdier. C&C : Castagne et corbillard, comme on les appelle ici ! Des éléments indispensables aux basses œuvres de la République.

Je commande une voiture et un chauffeur pour ma petite sortie. Simple précaution.

Au garage, Henri me trouve une espèce de boîte à chaussures tricolore sur quatre roues avec un préposé un peu obèse qui semble y avoir élu domicile. Son ventre mou s'enfoncé dans le volant et recouvre le siège avant. Il ressemble à un bernard-l'hermite dans sa coquille devenue trop étroite pour qu'il en sorte. Je lui montre la note blanche de Verdier en guise de plan. Il me fait OK sans enthousiasme excessif et nous voilà partis vers l'Est parisien.

La circulation n'est pas trop dense. On arrive assez vite à la porte de Montreuil. On enfle la rue de Paris qui, sous le soleil, ressemble à un faubourg de Johannesburg du côté d'Alexandra, là où s'entassent les non-Blancs pour qu'ils abîment pas les pelouses des « Européens » avec leurs pieds dégoûtants.

Le parfum des épices et des fruits tropicaux qui remplissent l'étal de petites échoppes me renvoie à ces banlieues déshéritées des grandes villes africaines. Tout comme la population qui grouille sous le soleil implacable de cette après-midi de juin. Il n'y a pas plus de Blancs ici qu'à Ouagadougou. Mon chauffeur en est tout déboussolé. Limite affolé. Il râle contre ces « bougnoules » qui traversent la rue nonchalamment devant son char. On arrive devant la mairie. Sa grande place, ses œuvres. Le temps de se repérer, on cuit sous le soleil dans notre boîte à sardines sans clim. On monte enfin sur les hauteurs par une rue très raide jusqu'à l'avenue Salvatore-Allende. La voie publique fait le tour d'une espèce d'immense bâtiment de béton rassis et ranci, d'un gris maladif. Des fenêtres cernées de poussière antique lui donnent un air de mauvais film SF.

C'est indescriptible, laid et formidable à la fois. Formidable dans le sens étymologique du terme, c'est-à-dire 'qui inspire la terreur', comme aime à le répéter mon pote Olivieri dans ses élucubrations téléphoniques. On tourne autour du bâtiment pour chercher l'entrée. On la trouve, côté Paris. Elle donne face aux tours HLM qui gardent feu la Ville Lumière, éteinte d'avoir tant brillé au siècle passé. Ces tours ont poussé sur les anciennes fortifications où vivait déjà la petite pègre au XIXe siècle. Les fameux *apaches* dont parlaient Eugène Sue et Colette... Ancêtres de nos *djeunes*, nos casseurs et autres autonomes que transpirent les environs de la capitale comme de la sueur sous les bras.

Une guérite barricadée derrière une grille en acier massif indique qu'il règne toujours une certaine activité dans cet avatar de ville industrielle et dont chaque étage a été conçu comme une section de ZI qu'on aurait posées l'une sur l'autre au lieu de les bâtir côte à côte, comme cela se fait couramment.

Le garde nous laisse entrer sans rien nous demander. Nous atteignons ainsi le toit de cette ville de béton par une espèce de rampe d'accès de la taille d'un boulevard. Un immense parking fait la synthèse d'un entrelacs d'escaliers, de passerelles et de coursives qui se confondent au-dessous de nous. Sur le toit de ce rogaton de cité

poussent d'autres bicoques posées à même le bitume. Elles ressemblent à ces jeux d'enfants mi Lego, mi Mécano : Manière d'ateliers, cages en tôles d'aluminium peint ou anodisé, espèces de Sam Suffits' avec du linge aux fenêtres (la mairie de Montreuil loue des lofts aux artistes méritants) couronnent cette citadelle sortie droit d'un cauchemar de dessinateur de BD. D'une certaine manière, elle me fait penser à la ville du dessin animé de Prévert, *Le roi et l'oiseau*.

Sur le béton mal taloché des murets qui bordent l'espèce de chemin de ronde que nous avons emprunté, on a scotché une flèche bleue dessinée sur un simple papier blanc. Elle pointe vers une autre rampe, trop étroite pour notre voiture. Je laisse mon bernard-l'hermite dans sa coquille et continue à pied vers d'autres hauteurs jusqu'ici cachées par les préfabriqués. Escaliers et chemins me conduisent à une allée de grands arbres qui surplombent soudain le panorama qu'offre, en contrebas, la Seine-et-Marne et sa campagne si souvent meurtrie par l'invasion des Huns.

Les flèches me font passer par d'autres terrasses, des plans couverts d'herbe ou de bosquets. Je grimpe, je descends des escaliers. Je marche le long de rambardes qui surplombent un immense toit en terrasse plusieurs étages en contrebas. Il y pousse, comme sur un terrain vague, des arbrisseaux sur une espèce d'humus accumulé par le ruissellement des eaux de pluie sur la surface goudronnée. J'arrive enfin à un loft. Devant la porte ouverte, une table de jardin m'accueille avec des chaises sur un carré d'herbe. Verdier y est assis. Il lit en sipant un verre. Il me regarde avancer en silence.

“Assieds-toi,” il me dit.

Il me désigne une bouteille de whisky et une bouteille de Perrier sur la table et un verre vide. Je le remplis d'une bonne rasade de kérosène et me l'enfile. Direct et sec. Puis je me ressers, mais de Perrier cette fois-ci.

Deux ou trois fois.

Ça va mieux !

Guy me regarde sans complaisance. Un sourire ironique flotte sur ses lèvres minces. Son regard gris luit dans l'orbite de ses yeux assombrie par l'ombre portée du soleil qui éclaire son visage. Il a la belle gueule carrée, glabre, des militaires de carrière. On croit même deviner sur sa nuque une espèce d'encoche creusée par le bord de la casquette sur le cheveu ras.

De belles épaules tendent sa chemisette de brousse prise dans la taille svelte de pantalons de sport.

Je me dirige vers la rambarde en béton de l'espèce de terrasse où nous nous trouvons.

“Pas mal,” fé-je en m'accoudant. Paris s'étale au loin dans une confusion d'immeubles modernes empilés en désordre comme aux Puces de Saint-Ouen.

“Tu habites ici ?” je demande en me retournant vers lui.

Il se lève et vient me rejoindre devant le paysage bouillant et confus où l'on devine au loin la tour Eiffel et la colline de Chaillot...

Un jeune tilleul se penche pour nous protéger du soleil. Une brise rafraîchit à peine l'air qui semble s'évaporer en ondulant, sous les rayons du soleil. Au loin, vers le Vexin, commence à se former une espèce de matière laiteuse comme produite par des tours HLM que l'on devine de l'autre côté de la capitale. Des espèces de grumeaux blanchâtres, des accrétions de nuages envahissent progressivement l'azur. Tout ça se combine lentement, s'opacifie, prend du volume, comme une mousse à raser sous l'effet du gaz carbonique et remplit la voûte céleste d'un beau gris souris. Des franges argentées bordent cette vaste zone qui va s'assombrissant, manière de métastase, jusqu'à menacer le coin de ciel bleu au-dessus de nos têtes.

“Va y avoir de l’orage.”

“Oui, ça fera du bien.”

Je ris. On peut pas dire plus con, étant donné les circonstances.

Je fredonne *Stormy weather*...

“Tu n’aurais pas dû refroidir Gaston.”

“Gaston ?”

“Le type qui planquait devant chez toi.”

“J’ai pas fait exprès. J’ai simplement perdu la main. Et puis, il s’est pas défendu. Il faudrait leur apprendre à se battre, mon vieux. Qu’est-ce que tu me veux, au juste ?”

Verdier regarde l’horizon. Ni grand, ni petit. De taille standard (idéale pour trouver des fringues en soldes). Je me souviens de ses épopées.

Il m’avait raconté, un jour, comment il s’était échappé du Katanga avec Claude. Ils n’avaient pas d’armes et s’étaient retrouvés cernés par une dizaine de miliciens congolais, pétés à l’herbe et ivres, dans le poste de gendarmerie. Ils leur étaient rentrés dans les plumes sans crier gare : Ils avaient empoigné les couilles des deux mecs les plus forts. S’étaient saisis de leurs armes et avaient tiré dans le tas pour dégager la porte. Puis ils avaient rejoint leur Jeep en courant et s’étaient tirés sans demander leur compte. Ils avaient appris alors la fuite de Tshombé. Sans demander leur reste, ils s’étaient réfugiés en Afrique-du-Sud chez un pote mercenaire, avant de regagner la France et de réintégrer leur régiment.

Mon pote regarde sa montre.

“Attends un moment. Regarde bien. À gauche...”

Je regarde à gauche. Rive Gauche. Je devine la Butte aux Cailles derrière la place d’Italie. La colline Sainte-Geneviève. Mon regard accroche la coupole du Panthéon et bute sur la tour Montparnasse.

Je me retourne vers mon pote, l’interrogeant du regard.

“Regarde bien” me dit-il.

Il me montre un gros corbeau qui vole lourdement au-dessus de la capitale. Ça ressemble à un avion de ligne qui se déplace lentement, sans parvenir à s’élever au-dessus des toits, en venant du Bourget. De là où nous sommes, c’est difficile de voir où il se trouve par rapport aux monuments. Je pense qu’il va passer devant la tour Montparnasse pour virer à gauche, vers nous. Mais sa silhouette se confond tout à coup avec elle. Comme un gros insecte aspiré par le gros échelas planté sur le terreau friable de la capitale. Il y a un éclair. Un éclat vif sur la façade de verre de l’immeuble. Puis, un panache blanc s’échappe silencieusement de la tour, sinistre fanal d’un paquebot en détresse.

“C’est quoi ce bazar ?” je demande ulcéré en me tournant vers mon pote.

Guy a sorti ses jumelles. Il contemple un moment le paysage à travers elles, puis me les passe, sans rien me dire. Je vois comme à travers de l’eau qui bout dans la longue-vue, une large plaie rouge vermillon s’élargir sur le baril noir et bleuté de la tour. Ça ressemble à une coulée de lave qui s’échapperait d’une dizaine d’étages béant sur le vide.

“Attends ! je rêve...”

“Non ! Tu ne rêves pas. Dans une demi-heure, la tour s’effondrera.”

“Comment ça ?”

“Tout est prêt.”

“Qu’est-ce que tu veux dire ?”

Je sors mon portable de ma poche. Je veux savoir comment ça se passe au bureau.

“Ce n’est pas la peine. Il n’y a plus de réseau.”

“Mais comment tu sais ça ?”

“C’est toi qui me demandes ça !”

Verdier rit. Il rit de bon cœur.

Le talkie-walkie à sa ceinture commence à grésiller. Un dialogue s’engage dans l’éther :

“Base à Néo. Tout s’est bien passé !”

“Vu ! Procédez à la suite. Épervier ?”

Guy prend l’appareil en main et dit :

“Ici Epervier...”

“Comment ça se passe chez vous ?”

“Très bien. Je m’apprête à prendre le relais.”

“Entendu ! Over.”

“Over and out.”

“Voilà, il me dit. À un de ces jours...”

Sur ce, il saute de la rambarde et se rattrape élégamment trois mètres plus bas. J’essaie de le suivre, mais le temps d’enjamber moi-même la rambarde pour le rejoindre – je manque vraiment d’entraînement ! je me reçois mal et quand j’arrive à me relever, il a disparu dans un des couloirs de ce dédale. Je ne sais lequel prendre des trois qui s’offrent à moi. L’écho de ses pas résonne dans tous à la fois. Ils doivent communiquer entre eux. Mais à quelle hauteur ? Je prends celui du centre. Je me retrouve bien vite dans le noir le plus absolu. En tâtonnant, j’entends au bout d’un moment des bruits de pas sur des marches métalliques. Me dirigeant à l’oreille, je mets bien cinq minutes à trouver un escalier. Mais c’est trop tard pour retrouver Guy. Le silence règne à nouveau dans la cité de béton. Sauf pour de rares bruits qui se répondent d’un bout à l’autre. Suant à grosses gouttes, mes yeux s’accoutumant à l’obscurité, j’essaie de retrouver mon chemin cette une ville sépulcrale qui ressemble à l’accès direct à l’enfer. Il me faut un bon quart d’heure pour retrouver mon bernard-l’hermite qui m’attend dans son triqueballe.

Mon crustacé dort, la bouche ouverte, d’un sommeil sans rides. À tel point qu’il ne s’est pas aperçu qu’on lui a percé les pneus de son véhicule.

Je le secoue et lui demande d’appeler la boîte. Mais les liaisons sont saturées. Même l’interurbain grésille d’un étrange univers de bruits aussi indéchiffrables que ceux des profondeurs marines. Force est de constater que nous devons abandonner la voiture et retourner à pied.

L’avenue Salvador-Allende donne dans la rue de Branly qui rejoint en descendant sa pente naturelle jusqu’à la rue de Rosny que nous avons gravie, il y a deux heures à peine dans le nuage de diesel du bus 102, ahanant sur ses amortisseurs prêts à rompre sous le poids de ses passagers cuits par la canicule. La circulation paresseuse qui nous ralentissait alors a disparu. Tout est devenu désert. Montreuil, sa place de l’Hôtel-de-ville, ses HLM, sa piscine municipale... tout est à nous !

Il règne une paix précaire dans l’air moite. L’orage n’est pas loin. Il s’approche, précédé par des rafales de vent. Des papiers, des objets, détritiques de toutes sortes se précipitent contre des barricades que l’on a dressées à l’entrée du métro. Quelques gardes mobiles, entravés pour l’occasion, en interdisent l’accès. Ils ont l’air d’échassiers à la recherche d’une pâture dans les détritiques du marché qui tout à l’heure résonnait de cris et de parfums et que l’on retrouve démonté en catastrophe.

Il y a aussi des voitures de pompiers. Elles gardent la place avec la police. En nous approchant de l’une d’elles, nous tombons sur un type en scaphandre qui évolue dans son ombre. Il nous menace avec une pétoire digne de la Guerre des étoiles quand nous arrivons à sa hauteur. Heureusement que mon bernard-l’hermite est en

tendue, sans cela je crois bien qu'il nous aurait tiré dessus sans sommations. Sous la carapace de la tenue biotox, je devine le regard d'un jeune type complètement paniqué. Il hurle : "Stop !" sans abaisser son arme, l'index crispé sur la détente. À l'injonction de ses gestes emphatiques, je lui montre mes papiers. Je crie à travers la visière de son casque et lui demande de me dire où je peux trouver son chef. (*Take me to your leader. Hugh !*) Toujours menaçant, il tourne le canon de son arme, m'emportant presque la moitié du visage avec le bout du canon, dans la direction d'un car tout blanc, garé sous les acacias de la place, devant un arrêt de bus. Il s'agit d'un de ces cars anti-manif, aux fenêtres grillagées, pour le transport des CRS. On nous y laisse entrer, après avoir vérifié nos papiers. Nous y trouvons un gradé qui s'est installé une espèce de QG. C'est un colonel de gendarmerie tout bardé de décorations. Il est en treillis de combat. Il n'a pas de scaphandre, mais porte un masque en bandoulière au-dessus de son arme de service. Après de brèves présentations, je lui demande si je peux joindre la Préfecture. Mais, dit-il, c'est impossible : son réseau dédié au service est déjà saturé.

"Adressez-vous au maire qui coordonne le plan rouge avec le préfet."

Ce que nous faisons. En face, la porte est grande ouverte. Pas de planton à la porte. Personne non plus à l'accueil. Pas l'ombre d'un flic ou d'un fonctionnaire. C'est comme si l'immeuble avait été frappé par une bombe à neutrons. On se dirige au gré des panneaux d'affichage. On finit par trouver le maire dans son vaste bureau. Il est entouré d'un état-major digne de grandes manœuvres militaires. On croirait pour le coup que tout le personnel de la mairie s'est rassemblé autour de lui. Une foule doublée d'un aréopage de notables penchés sur l'inter où nasille la voix, que je crois reconnaître, d'un chef de section du ministère de l'Intérieur.

"Maintenez la population chez elle, crache le haut-parleur du téléphone. Éteignez les incendies, aidez les SAMU et les services d'urgences des hôpitaux. Nous vous tenons au courant..."

Je me présente à l'élu de Montreuil. Je lui demande une voiture. Ou quelqu'un allant sur Paris qui nous déposerait... Mais on nous chasse ! L'urgence du moment a rendu les gens hystériques. Ils sont comme des démons et dansent une digue digne de l'opéra de Pékin. Je cherche le préfet. Il est en relation avec Paris, dans un bureau à côté...

"J'ai tout juste ce qu'il me faut comme véhicules pour déplacer ma police qui se heurte à des bandes armées qui commencent à piller la ville, me dit-il. Je ne peux rien faire pour vous."

Pas la peine d'insister. La panique règne sur la ville. On se retrouve dehors, bredouilles, devant la mairie où sont garés quelques véhicules municipaux.

"Tu sais conduire ça ?" je demande à mon acolyte rondouillard, fraîchement extrait de sa coquille, et dont la peau fragile rougit déjà des rigueurs du soleil. Il dit :

"Oui. Ça doit pas être bien difficile..."

Et nous voilà partis, tout warning dehors, en benne à ordures vers la capitale sous l'œil placide d'un flic qui nous laisse nous éloigner. On se fend un passage sans trop de mal dans la rue de Paris déjà aux mains des loubards trop occupés à ouvrir les volets de fer des commerces pour nous inquiéter. Les forces publiques se font remarquer par leur discrétion. On se fait quand même canarder par des pierres, des briques, des bouteilles qui vont se fracasser sur notre benne. Mais elle arrive à faire fuir l'assaillant plus par l'odeur de son chargement que par le bruit tonitruant du diesel lancé aux 40 à l'heure que mon bernard-l'hermite arrive à tirer de l'engin. Paris est autrement moins calme que la rue de Montreuil qui porte son nom. À la Porte de Montreuil, les rues et le périmètre sont immobilisés par des paquets de voitures

soudées entre elles comme des compressions de César. Quelques propriétaires occupent encore leurs habitacles. C'est plus parce qu'ils ne savent pas s'extraire de leur engin et de ce fleuve d'acier qu'est devenu le périphérique que pour toute autre raison. On est forcé de revenir sur nos pas pour contourner le nœud gordien de l'échangeur. En remontant péniblement vers le Nord, on trouve, bien au-delà de la porte des Lilas, un étroit passage entre quelques véhicules qui brûlent déjà. Leur feu jaune et rouge, leur panache de fumée noire font penser aux images qui nous viennent régulièrement de Bagdad par la télévision : Même vide qui entoure ces incendies. C'est à peine si quelques formes encagoulées sautent de voiture en voitures, cassant un pare-brise par ci, s'emparent d'un maigre butin d'une vitrine défoncée par là. Ne serait-ce les clameurs provenant de la fosse des périphériques du métal puant de la circulation, Paris est silencieux comme le Sahara. Après quatre heures de manœuvres épuisantes dans des rues de traverse, souvent trop petites pour la taille de notre engin, et qui nous forcent à faire marche arrière, nous l'abandonnons faute de carburant dans une rue à sens interdit. Il ne nous reste plus que la marche à pied.

Il est 5 heures quand nous arrivons enfin au bercail. Mon chauffeur sue de tous les pores de sa peau carmin. On peut dire qu'il a pris du galon : De bernard-l'hermite il est devenu homard. Avec de la salade et de la mayonnaise, il ferait une entrée parfaite.

Dans les rues désertes, les voitures tricolores de collègues foncent toute lumière dehors en faisant hurler leurs sirènes. On se demande pourquoi, car tout est fermé à quadruple tour. Pas un commerce, pas un restaurant. On se croirait le matin d'un 15 août qui serait aussi un dimanche, les touristes en moins. Un bref orage a encaustiqué les rues. Mais l'humidité transformée en vapeur par la chaussée brûlante poisse l'air, à peine respirable.

Il nous faut parlementer avec les gardes mobiles, toujours immuables à peine débarqués de leur garnison de Pau, et qui relookent notre bahut, pour qu'ils veuillent bien nous laisser entrer. Ils sont en tenue biotox et portent tous leur masque. Ils nous obligent à en porter aussi. Un avion aurait, paraît-il, largué un sac d'une poudre blanche sur la Préfecture après avoir fait de même sur l'Elysée. Le mot anthrax est sur toutes les lèvres. Des analyses sont en cours... On nous fait nous précipiter à l'intérieur de la Préfecture comme si nous étions menacés par une pluie imminente d'éclats d'obus. Ça me rappelle la Libération. Je laisse mon crustacé dans la cour aux prises avec des gardes qui le déshabillent et le passent au jet. (En voilà un qui doit me maudire et que je ne reverrai pas de sitôt !)

Au bureau, c'est le souk. Une espèce d'état de sidération règne dans la pénombre des bureaux dont on a fermé les volets. Dans l'épais silence qui pèse sur le personnel qui se croise dans les couloirs, suinte l'angoisse comme une odeur de dessous-de-bras. Les gestes sont lents, les efforts mesurés. Lucie d'ordinaire si précise n'arrête pas de faire des conneries avec son ordinateur. À la photocopieuse, avec la machine à café, aussi... Elle s'y reprend deux ou trois fois pour faire le bon numéro au téléphone. Elle entend à peine les ordres que je lui donne. C'est la même chose avec le reste du personnel. Pour nous les cadres, ce n'est guère plus brillant. Nous nous agitons en cherchant ce qu'il faut faire en pareille circonstance. Le pire c'est qu'il n'y a rien à faire. Les seuls appels téléphoniques viennent de gens hystériques qui nous traitent de noms d'oiseaux pour ce qui leur arrive. La hiérarchie est muette. Injoignable. Il faut attendre. S'occuper. Être vigilant alors que le téléphone n'arrête pas de sonner.

"Tu as vu ?"

“Oui !”

“Qu’est-ce que t’en penses ?”

“Je ne sais pas.”

“Téléphone à... attends, ne quitte pas, on m’appelle sur l’autre ligne.”

Quelques chefs de cabinet nous appellent, hystériques eux aussi. Délaiés par leurs ministres, ils veulent sauver Paris à eux tout seuls. Ils nous donnent des ordres pour reprendre la Préfecture, contrôler la télévision, la radio, envoyer les blindés...

Il est vrai que cet attentat vient fort mal à propos !... Pensez donc, une veille de week-end ! Et puis, c’est presque l’été. Le premier match du Mondial pour l’équipe de France est prévu pour dimanche soir...

Enfin un peu d’action : Le patron veut me voir. Veut *nous* voir ! Nous les cadres, les experts, les chefs de service.

On se rend tous chez Pointeau. Son bureau est dans l’obscurité. Il se passe en boucle les vues de l’attentat perquisitionnées chez les télés. Ça ressemble à un mauvais remake du 11-septembre 2001. C’est mesquin. D’abord, il n’y a qu’une tour. Et puis, un seul avion. Il est aussi moins gros qu’un Boeing. C’est une Caravelle. Elle a du être volée au Bourget. Je ne savais pas que ces engins volaient encore. Il paraît que oui. Pour certaines missions en Afrique, notamment.

Reste que la qualité de l’image est impeccable. C’est aussi beau, peut-être mieux filmé – pour beaucoup d’extraits - que l’attentat new-yorkais. Les prises de vue sont multiples. Les angles variés. Amateurs, professionnels s’en sont vraiment donné à cœur joie. Soudain, je remarque qu’un des documents est pris de la rue de Rennes. J’appelle Vermillon.

“Tu te souviens, la perqu, rue de Rennes. T’as vu les films de l’attentat ?”

Il n’a pas vu. Je lui dis de venir fissa. Je demande qu’on mette le rush de côté. Pointeau me regarde avec circonspection.

“J’aimerais qu’un collègue des RG voie ça. Je crois qu’il aurait des choses à nous dire.”

“Comme vous voulez. Au point où nous en sommes. Mais demander de l’aide aux RG !”

C’est vrai que ça a l’air idiot !

On amène sans cesse de nouveaux rushes. Ceux de l’effondrement de la tour. Le plus extraordinaire c’est que toutes les télés ont eu le temps de cadrer l’événement. Il n’y a guère que le son qui n’est pas toujours bon. Il est souvent saturé par les cris des badauds qui se bousculent sur les boulevards. Jusqu’à ce que la tour, dans une série de petites explosions, s’écroule sur elle-même, comme dans le millésime 2001. Les caméras ont enregistré un léger tremblement du sol juste avant que l’immeuble ne disparaisse dans un nuage de poussière qui finit par envahir tout le champ de vision.

Alors les caméras deviennent folles. Elles tanguent dangereusement. Elles courent, virevoltent, photographient les nuages et le sol, les flancs blêmes des immeubles aux noires fenêtres, les pieds des cadres, les jambes d’une foule qui se presse en désordre, des perspectives insolites de rues en biais... Des gens courent dans tous les sens. On entend crier comme dans une manif où ça commence à castagner. Pourtant, il n’y a pas de bagarre. Très vite une espèce de poudre blanche se dépose sur tout le paysage. Une espèce d’enduit qui fait ressembler tout le monde à des clowns blancs.

C’est le moment que choisit Vermillon pour se pointer. Je demande une interruption de la projection pour qu’on repasse le rush que j’ai mis de côté.

Le plan pris d’un immeuble de la rue de Rennes est une vue très nette, zoomée de la tour. On voit clairement les petits nuages provoqués par les détonations d’explosifs à l’intérieur de l’immeuble – la bande son saturée ne restitue que quelques claquements. La masse noire de cette espèce de monolithe de bêtise et de laideur s’effondre comme un paquebot passant lentement devant l’objectif pour s’enfoncer dans un nuage de cendres.

“Alors ?”

“Ben...” Vermillon se pince les lèvres. “Ça pourrait bien avoir été pris de l’appart en question.”

“Tu peux envoyer quelqu’un ? Y aller toi-même ?”

“Ouais... Mais attends. Je dois avoir des photos au dossier. Je peux pas avoir une copie ? Une photo du cadrage de la camera, et la comparer avec mes docs ?”

Louis fait une copie du DVD et la donne à mon pote qui se tire.

On nous apporte d’autres documents. Ils sont tous nettement moins bons. Beaucoup sont faits avec des téléphones portables. On les visionne rapidement pour le cas où l’on découvrirait d’autres indices. Mais ils sont de mauvaise qualité. Sauf un, peut-être, qui montre des gens dans les environs, dont il serait bon de rechercher l’identité. Mais ils n’apportent rien de neuf sur l’événement lui-même.

“C’est le remake exact des Twin Towers !”

Pointeau croit découvrir la lune !

“Sauf que l’on n’a utilisé qu’un seul avion. Et de petite taille.”

“Budget intimiste. Production française !”

“Ouais, on beau faire, on n’a pas les moyens des Ricains.”

“Je croyais que c’était les Arabes...”

“Ouais, mais des Arabes ricains. Pas des mecs du neuf-trois, comme ça y ressemble, ici...”

“Il aurait fallu demander à Luc Besson.”

“Arrêtez vos conneries...”

Pointeau n’est pas d’humeur à plaisanter. Il me regarde :

“Et vous, où étiez-vous ?”

“En RTT. À Montreuil. J’ai vu ça de loin.”

“C’est pour partir en week-end que vous avez demandé une voiture officielle ?...”

“Je vous expliquerai, patron...”

“J’y compte ! En attendant, j’ai besoin de vous pour accueillir le chef de l’Etat à l’aéroport. Il revient d’Allemagne. Vous avez juste le temps de vous préparer. Il faudra vous organiser avec les autres pour assurer sa garde rapprochée pendant quelques jours. Notamment pour le 18 juin...”

“Toi qui sais rouler les joints.”

“Hubert, votre sens de l’humour est nul et déplacé...” Et à moi : “Essayez de rappeler où vous avez caché votre arme de service pour une fois. Les choses deviennent sérieuses...”

Roulons notre dé jusqu’au 18 juin. Sans encaisser les 200 dollars à la case départ. La foule des invités, au mont Valérien, compte pour moitié des agents de sécurité. On a même employé des « privés » pour l’occasion. Ce qui fout un sacré bordel dans les transmissions. D’autant que ces salopards ont leur propre réseau dont ils nous ont interdit l’accès. Ça gronde du côté des syndicats. Pas que chez eux, d’ailleurs. Ça remonte jusqu’au ministre, étrangement coulant sur l’affaire.

“Grave vénère...” éructe Lamproie, très à cheval sur les principes. Il a une gamine de 20 ans et croit que parler en verlan le rend un père meilleur.

Nous formons, nonobstant, un carré d'anciens autour d'un Chirac très en forme dans la tourmente, comme à son habitude. Sans doute aurait-il dû régner en temps de guerre. La paix doit l'ennuyer. À part la baise et la bouffe, mais que l'on trouve aussi en temps de guerre – d'autant plus savoureuses que la vie y est plus menacée et donc intense – notre président doit s'emmerder dans son « château ».

Les privés qui nous doublent en prennent à leur aise. Tout encagoulés, ils nous encadrent devant les télévisions en roulant des mécaniques. On se croirait à une conférence de presse en Corse la veille d'une visite d'un ministre de l'Intérieur.

Tout en noir, équipés du dernier modèle de désintégrateur, ils ne se mélangent avec personne. Ils me font penser aux mercenaires que l'on voit parfois dans les JT, en Irak. Les ceusses loués par l'armée américaine à Delta et autres compagnies de protection.

Pour l'occasion, on a mis les petites brigades dans les grandes formations : Le mont Valérien est encadré par des hélicoptères de la gendarmerie. La chasse évolue au-dessus de nous, en scintillant dans le bleu immaculé du ciel. Des chars sont placés en quinconce et filtrent la circulation. D'autres gendarmes tracent les lieux en courant derrière leurs chiens renifleurs. Aux points de contrôle, des fonctionnaires, la main crispée sur leurs herses, sont prêts à les tirer sous les pneus du moindre véhicule essayant de forcer son passage.

Depuis l'attentat de la tour Montparnasse, le Français s'est retrouvé dans un état de sidération proche de l'apoplexie. L'événement, très médiatisé, a révélé que notre vie, comme le veut le dicton, ne tenait qu'à un fil. Un fil aussi ténu que celui filé par une araignée. La peur qui s'est installée dans le pays n'est pas tant une psychose savamment entretenue par les médias – quoique ceux-ci fassent de leur mieux – mais à une prise de conscience soudaine que cette société, contre laquelle souvent nous disons du mal, n'est qu'apparence.

La mort, la maladie, la vieillesse – eh oui ! la vieillesse – peut à tout moment remettre en cause notre confort personnel et nous jeter dans un inconnu que je comparerais intuitivement à celui de l'exode de 40 : Il suffirait de quelques attaques bien ciblées pour que nous retournions au Moyen-Âge. Un étrange silence règne du côté des trublions professionnels ; assosses de toutes sortes, syndicats, partis de l'opposition et extrêmes... L'intellectuel n'ose même plus remettre en cause le pouvoir, le travail de la police ou de notre gouvernement. Je me rends compte comme il est facile de tenir en respect un peuple et sa justice : Les professionnels de l'information sentent confusément qu'il ne faut chercher la vérité que là où on la leur met sous les yeux. Sous les projecteurs des grands accusateurs de notre exécutif et non pas dans cette zone d'ombre du caniveau désertée des réverbères où souvent gît l'objet de nos recherches, dans les égouts de l'histoire.

Une centaine de gens ont été arrêtés. On ne l'a su que plus tard. L'important n'était pas qu'ils aient un lien direct avec « l'événement », mais qu'ils *dérangeassent* depuis suffisamment longtemps pour s'être fait remarquer des pouvoirs discrétionnaires de la police et de nos services de renseignement.

L'omerta s'étend à tout le pays. Le sujet de l'attentat est trop grave pour être discuté de façon contradictoire. L'heure n'est plus à la réflexion, elle est à la citoyenneté, à l'obéissance.

Seuls trublions, les *djeunes* des quartiers défavorisés. Ce n'est pas qu'ils tiennent un discours politique cohérent avec leur slam. Mais beaucoup en profitent pour piller, rançonner et voler d'autant plus facilement que la police est presque entièrement mobilisée à la défense des institutions. Les zones de non-droit s'étalent. Elles débordent des quartiers traditionnels. Du neuf cube, d'Evreux, des quartiers

chauds de Strasbourg, des Minguettes... Elles prennent le train pour la capitale. La voiture du chaland brûle joyeusement boulevard Haussmann, les devantures de magasins éclatent sous les projectiles, les vieilles dames n'osent plus sortir, même sans sac... La nation se terre dans une attitude de repli sur soi, dans la défense d'intérêts singuliers... Les Edgar Morin, les Finkelkraut, les BHL n'en disent mais... On aurait assassiné Baudrillard s'il n'avait écrit pour un autre journal que le *New York Times*, de sa retraite américaine. De toute façon le *Monde*, *Libération* où il a habituellement ses marques n'évoquent même pas son article qu'il termine en écrivant : *“Dans la solitude centrale de la civilisation mondiale confortable et impériale, tous ceux qui en profitent [de cette civilisation] sont secrètement acquis à ce qui la détruira.”* Et approuve donc cet attentat.

Le discours du président est grave. Il rappelle le martyr *“des combattants de l'ombre, dont le souvenir hante ce haut lieu de la Résistance”*. Puis, il enchaîne et nous la fait courte :

“L'heure est grave. En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par les récents événements, j'appliquerai, dès demain, l'article 16 de la Constitution lequel dicte que : (Il lit) ‘Lorsque les institutions de la République, l'indépendance de la nation, l'intégrité de son territoire ou l'exécution de ses engagements internationaux sont menacés d'une manière grave et immédiate et que le fonctionnement régulier des pouvoirs publics constitutionnels est interrompu, le président de la République prend les mesures exigées par ces circonstances, après consultation officielle du Premier ministre, des présidents des Assemblées ainsi que du Conseil constitutionnel.’ Ce que je fais. Il faut redoubler d'efforts pour préserver la paix civile et défendre notre territoire devant l'agression d'un ennemi résolu à notre perte. Toutes les initiatives comptent, tous les mots comptent, aussi serai-je particulièrement vigilant sur les démonstrations antipatriotiques. Nous sommes au bord du gouffre. Et dans ces cas-là, le chef de l'État est le dernier rempart contre la barbarie...”

En clair, l'état d'urgence est décrété et les droits fondamentaux ne sont plus protégés par les institutions républicaines – qui de toute façon sont étrangères au latin du droit anglo-saxon : *habeas corpus*. Cela ne change donc pas grand-chose. Sauf que nous voilà véritablement en guerre et qu'un certain nombre d'entre nous vont se retrouver sous le coup de la loi martiale.

Ça fait drôle : On n'en a même pas fini avec les scandales qui ont défrayé la chronique depuis ces derniers six mois, et qui relèguent nos têtes couronnées au registre des gouvernants d'opérette, qu'une sorte de dictature est clairement déclarée au pays. Le Parlement devient une chambre d'enregistrement. Ce qui ne change grand chose, mais reste moins distrayant et d'une certaine façon affecte la vigilance de nos concitoyens qui ne seront même plus tenus au courant des débats, puisque ceux-ci seront par définition soupçonnés de subversion.

Les derniers mots du chef de l'Etat prononcés, un hélicoptère se pose sur le haut du fort. Notre président y est poussé par les *privés* qui le couvrent de boucliers déployables, comme si sa vie était en danger, ce qui est comique, tout de même ! Une fois rempli avec le gratin de l'état-major autorisé à accompagner le chef de l'Etat, l'engin s'élève rapidement en nous laissant sous le choc des dernières phrases du discours présidentiel. J'imagine que ça doit être la même chose partout en France, devant chaque télé.

De retour à la boîte, il ne nous reste plus qu'à attendre les instructions. Mais déjà nous savons que nous avons été mis à l'écart. Il ne nous reste que les œuvres de basse police. Le bruit s'est tout de suite répandu que les sbires de la société Pax, une filiale de l'entreprise américaine Delta, déjà active en Grande-Bretagne comme à

Bagdad, ont la haute main sur les actions dites sensibles. Nos droits à l'investigation sont strictement encadrés. Nous devons remplir des formulaires pour nos ordres de mission. Rendre disponibles notre matériel et nos fichiers à l'inspection d'une Haute autorité en Sécurité créée *ex nihilo* par un décret présidentiel.

Nous sommes quelques-uns à planquer des copies de nos disques durs. Et notamment ceux qui contiennent les documents sur l'attentat de la tour Montparnasse.

Nous nous les repassons en attendant de connaître notre sort : on annonce un remaniement du personnel. Des mises à la retraite anticipées. Des têtes vont tomber...

Ce qui est clair c'est que quelques instants avant que ne s'écroule la Tour Montparnasse avec ses deux mille occupants, l'ensemble de l'immeuble a frémi comme sous plusieurs coups de boutoir. On ne peut s'empêcher de penser aux films montrant la destruction de barres d'HLM provoquée par la décharge d'explosifs. Même son sec de l'onde de choc provoqué par les explosifs. Même façon des murs de s'effondrer à la verticale, vers l'intérieur, dans un amas de poussière. Par endroits, on voit juste avant la chute comme des jets de matière s'échapper des parois, bien en dessous de l'incendie provoqué par la Caravelle. Sur les documents vidéo, le son des explosions est recouvert par les craquements de l'incendie. Les cris de la foule et le bruit des sirènes des pompiers et de la police qui accourent de toutes parts brouillent également le fond sonore des vidéos. La question que quelques-uns d'entre nous se posent est : La tour avait-elle été minée avant l'attentat ?

Difficile à savoir. L'enquête sur l'attentat n'est plus de notre juridiction. Elle est menée par Pax et les services spéciaux de la DGSE. Même l'Institut médico-légal est dessaisi de la gestion de l'évacuation des corps et de leur autopsie, malgré l'expertise acquise pendant la canicule en 2003. Ces derniers sont acheminés vers une ancienne redoute, à l'extérieur de Paris, du côté de Villacoublay, aménagée par et pour un service spécial de l'hôpital Perry de Garches.

Je jette mon dé qui s'arrête au 14 juillet et son discours présidentiel. Un certain nombre d'agitateurs sont dénoncés. Il s'agit pour la plupart de dangereux intellectuels, producteurs de talk-show politiques. Moatti, Schneidermann... Des amuseurs aussi : Ardisson, Fogiel... Ruquier est rattrapé par la peau du dos, comme Field et Guillaume Durand !... Des chroniqueurs sont licenciés ou autorisés à faire valoir leurs droits à la retraite. Julliard, Slama, Joffrin... July déjà licencié ès *Libération* se refait une santé dans une retraite discrète. Il y a des départs volontaires, des clauses de conscience revendiquées par les journalistes qui veulent goûter aux joies de la préretraite. Ils sont royalement indemnisés.

À part ce petit aréopage vite recasé, vite oublié, la vie reprend son cours tranquille. Les commerces continuent leur négoce, la saison des soldes n'a été affectée que par la canicule. Le Français est jugé mou dans sa consommation sur les plages, dans les restaurants. L'obèse menace de devenir anorexique ! Mais c'est pour rire, bien entendu. Ce n'est guère qu'une question de pouvoir d'achat qui se répartit différemment sur l'année, en grande partie à cause des 35 heures et de la RTT qui est son prophète.

Les autoroutes sont donc toujours prises d'assaut pour les vacances. La chaleur des départs faisant rage, le ministère de la Santé se dépense sans compter en bouteilles d'eau pour prévenir l'hyperthermie du vieux et du nourrisson à défaut des veuves et des orphelins de la chanson.

Dominique de Villepin se rend au Liban victime de l'assaut de Tsahal. Il est accompagné de Douste-Blazy qui file ensuite pour New York *prêter* main-forte à l'ONU. La France revient ainsi lentement dans le giron d'un George W. Bush de

plus en plus aimable à notre endroit. Les positions courageuses de Nicolas Sarkozy, ami déclaré d'Israël et des États-Unis - ami critique, précise-t-il dans *Témoignage* (XO Éditions) – sont très appréciées. Notamment par *le Point* qui lui consacre une couverture.

Qu'on ait supprimé la tour Montparnasse n'est en soi pas un drame. Notre *Ground Zero* national ne recouvre que les restes d'à peine un millier d'employés sur les 5000 potentiels. L'immeuble lui-même, vestige du style hyper beauf, pompidolien, ne sera pas regretté longtemps, sauf par les nostalgiques du Formica. L'exploit qu'a représenté la construction de cet immeuble reste invisible. Qu'importe au pékin moyen qu'il ait reposé sur des piliers de béton de plus de 60 mètres de haut. Que lui choit la dalle flottante de l'esplanade conçue pour résister au choc, épargnant ainsi les lignes de métro passant dessous le monstrueux complexe et qui recommencent très vite à fonctionner. L'impact de l'effondrement a été amorti par la transformation, quasi instantanée, en poussière de la plupart des matériaux constitutifs de la tour. Matériaux déjà très allégés par rapport à d'autres immeubles de construction moins révolutionnaire.

Une espèce d'omerta règne sur l'amiante de la tour qui s'est pulvérisée sur la capitale, poussée par les vents dominants, remontant du Golfe de Lyon, assistés par l'anticyclone des Açores. Les habitants des beaux quartiers sont ainsi relativement protégés des futurs cancers de la plèvre qui ne manqueront pas d'émerger dans une dizaine d'années, puisque que les zéphirs ont repoussé le nuage de poussière, comme d'antan ils le faisaient des fumées des usines de l'Est parisien.

En fait, les coupables ont signé leur acte : On sent l'attentat administratif par une foule de petits indices, semblables en cela à la pingrerie bien connue des pouvoirs publics. Ce n'est pas comme pour les Twin Towers où fut sacrifié le plus prestigieux de la technique. Non, ici c'est une tour vieillie, démodée, qui n'a impressionné que les opportunistes et le bourgeois parvenu. Même dans l'exécution de l'attentat, l'usage d'une Caravelle montre le côté mesquin des commanditaires. La tour n'était-elle donc pas digne d'un Airbus ? Encore qu'il y ait eu sans doute plus de génie – toutes choses étant égales – à inventer la Caravelle qu'à construire ce monstre d'arrogance que représentait ce banal et vilain étui à cigares planté dans le bohème montparno. Bref ! ça sent la rognure d'ongle, le plan trop cartésien, trop étriqué, pour être celui de véritables terroristes, eux-mêmes plus enclins à la démesure, même en absence de moyens importants. D'une certaine façon j'ai honte pour les auteurs de cet attentat ! Honte pour nos services qui dépensent plus en gueuletons qu'en matériel. Bien qu'à cet égard il faille admettre que, même chichement, le but a été atteint. C'est tout le génie français !

Je ne suis pas le seul à partager cette opinion. Duclos qui travaille dans le bureau d'à côté parle d'attentat administrativement bien mené. Bref c'est un remake de la *Tour infernale* à la Godard, avec Berléand à la place de Bruce Willis. C'est ce qui nous manquera toujours à nous Européens, depuis que nous avons laissé le procédé des frères Lumière aux Américains, c'est l'ambition de nos moyens. Nous sommes des gagne-petit de l'événement, nous avons sans doute trop intellectualisé le monde pour atteindre la dimension cosmique qu'offre le pouvoir de l'image sur le monde.

On repasse les rushs de l'événement. Il faut quand même le dire : les plans sont parfaits. Beaucoup des documents ont été filmés avec du matériel professionnel. Mais l'effet est limité. Les angles sont banals ou trop esthétisants. Nulle jouissance du suspense comme ce fut le cas pour New York. Rien qu'un attentat franchouillard qui sent le saucisson sec et le litron de rouge. Honnête mais sans génie.

J'essaie d'avoir Verdier. Je laisse un message à son répondeur, comme de coutume. Je voudrais lui dire tout ce que j'ai sur la patate. Le côté minable des moyens engagés. Et j'y mets, tant qu'à faire, le nombre de morts que représente l'effondrement de la tour. Un nombre qui varie selon les communiqués et s'arrête au décompte officiel : 1125 morts.

Les blessés ne se comptent plus. On est au-delà de 10 000. Mais les hôpitaux ont autre chose affaire que de compter les passages à leurs services d'urgence. Sauf Patrick Peloux, qui apparaît, comme Guignol les mercredis après-midi au Luxembourg, dans l'étrange lucarne pour réclamer : "Des sous, des sous, des sous..." L'oncle Picsou de l'AP-HP.

Il est à parier que des deux événements qui ont secoué les prémices de l'été, c'est encore le « coup de boule » de Zidane qui restera le plus longtemps dans les mémoires. C'est une à faire de symbole. La tour Montparnasse, vestige d'une présidence efficace mais sans éclat n'a jamais représenté le rêve de gloire qu'espéraient imposer contre toute vraisemblance Pompidou et les émules de 1968, aujourd'hui notables bien pépères, pères et mères responsables, boboïfiés, fumant les joints de leurs enfants. Tandis que le coup de Zidane ! C'est autre chose. C'est mythologique. C'est Achille, fou de douleur de la mort de Patrocle, qui tue Hector, et change le camp de la victoire. (Bien qu'à cet égard l'exemple soit un peu court !)

L'article 16 passe devant la Chambre sans presque aucune réaction des parlementaires. Encore moins de la rue toute à ses préparatifs pour les vacances. L'opposition est muette. Même pas de baroud d'honneur, comme ce fut le cas lors de la déclaration de la loi d'exception imposée par de Villepin pendant l'affaire des banlieues en 2005. Personne n'ose manquer de patriotisme.

Les analyses de la poudre blanche lâchée sur l'Elysée et notre quartier révèlent une composition de plâtre et d'un allergisant rural. Comme du pollen d'acacia.

Profitant de l'expérience américaine, les victimes de l'attentat ont été escamotées. Tout comme le tas de poussières qui reste de l'immeuble. Il a été aspiré par des camions bennes qui se sont succédés jour et nuit jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un terrain vague entouré d'un mur en panneaux de béton préfabriqués.

Les programmes de télévision montrent leurs lots de gens en pleurs, de familles en deuils, des long plans-séquences d'enterrements ou de marches silencieuses, pour bien montrer qu'ils *couvrent* l'événement.

À la trappe les explications du pourquoi et du comment. Seule la douleur de la nation compte. En première ligne, les pleurs de Suzon et la défense des droits de l'homme menacés par le terrorisme, les sbires de l'intégrisme musulman.

Les cercueils escortés par les familles en deuil défilent dans les rues pavoisées de nos couleurs nationales. On visse des plaques commémoratives. On décore sobrement, mais avec bon goût, ce lieu de mémoire au nom paradoxal de place Bienvenue !

Tout ça ne coûte pas cher et rapporte gros. Les hommes du gouvernement se démènent comme de beaux diables. Ils sont de toutes les fêtes. Sur tous les plateaux de télévision, de tous les galas au bénéfice des victimes et leurs familles...

Que peut rêver de mieux le mondain qui sommeille en eux ?

L'exemple de la douleur individuelle, singularisé à l'extrême par les médias – Dieu ! que je n'aime pas ce mot ! - prime sur l'explication des causes réelles de l'événement. C'est un vieux truc de propagandiste.

D'ailleurs la presse, depuis bien des années, ne montre de l'intérêt pour le particulier que mieux caricaturer le général : *Quid*, nous demande le professeur Rouletabille, de la femme en pleurs devant sa maison détruite, du cadavre de son enfant, des taches

de sang sur le sol qu'elle lave à la serpillière ? La guerre ! Le crime ! L'étranger ! Petits ignorants que nous sommes. Mais on se garde bien de rechercher les causes profondes, les conflits d'intérêts, les haines ancestrales, la lutte des clans infiltrés dans l'appareil d'Etat, les ambitions personnelles qui provoquent le malheur de l'humanité.

En l'occurrence, il semble bien que la situation incarne les dernières velléités d'une classe politique déjà discréditée par sa propre bêtise. Cela ressemble à une tentative de coup d'Etat d'une bande de prébendiers prêts à tout pour maintenir leurs avantages. Une nuit du 4-Août à rebours.

Une commission d'enquête est constituée. Tout le monde sait ce que cela veut dire. En tout cas, nos services en sont exclus.

Achard me parle de mouvements financiers suspects autour de la société d'économie mixte qui gère la tour Montparnasse. Je ne comprends pas grand-chose aux histoires de fric. Mais cela colle avec cette intuition qui taraude les circonvolutions de mon cortex. Mais tout reste difficile à prouver. Tout cela n'est que circonstanciel.

Ce je suis supposé chercher, moi, simple flic, c'est une preuve formelle. Le flagrant délit, l'aveu, le témoignage... Et cela passe forcément par des actions simples, souvent idiotes. Comme la consultation ou l'élaboration de listes, la recherche d'indices irréfutables.

Je ne moufte pas. Je reste dans mon coin. Pendant les jours qui suivent, j'expédie les affaires courantes. Je fais mon boulot de fonctionnaire, sans plus. J'épouse la tristesse générale. L'espèce de démobilisation produite par le choc psychologique – et financier aussi ! - de l'attentat. Une espèce de douleur morale qui s'étend à l'ensemble du pays, relayant la tristesse de notre échec au Mondial.

Verdier ne me rappelle pas. Cela ne m'étonne qu'à moitié. Je décide d'aller le chercher moi-même. Je commence par la visite au Club 1789. Une espèce d'officine de feu le SAC reconvertie en club de réflexion.

Le bel immeuble du XVIIe arrondissement est quasi vide. L'obscurité du hall d'entrée abrite de très beaux stucs XIXe qui décorent un escalier de marbre monumental. Un ascenseur étroit m'entraîne au dernier étage. Je pousse la porte des bureaux où une photocopieuse sur « veille » ronfle doucement. Une machine à café en déshérence trône sur une table dans un fouillis de gobelets et de couverts en plastique blanc. Loin, au fond d'un couloir, derrière un comptoir s'active une petite bonne femme auprès d'un standard ultramoderne qui détonne par rapport à l'aspect vétuste des lieux. La standardiste surveille mon approche d'un œil, tandis que de l'autre elle déchiffre un texte caché par les bords de son comptoir tout en répondant au téléphone. En m'approchant je me rends compte qu'elle tourne les pages d'un catalogue des Trois Suisses d'une main paresseuse. J'attends sagement qu'elle ait terminé sa conversation et la lecture du catalogue. Je compulse la littérature éparpillée sur le comptoir de ma réceptionniste haute comme trois pommes. Un éditorial du *Figaro* de 1999 sur les dépenses de la Sécurité sociale pourrait avoir écrit la veille en changeant simplement les francs par des euros. Enfin, le joli visage, un peu tapé par une cinquantaine alerte, masqué par les soins esthétisant d'une crème de jour tamponnée de poudre bronzante, se lève vers moi et me demande : "Oui ?"

Je m'enquiers de la santé de Verdier. Peut-il me recevoir ?

"Comment dite-vous ?" me demandent les trois pommes au teint rafraîchi.

Je répète ma question.

"Un moment, s'il vous plaît !"

Elle compose quelques chiffres sur les touches très *space* de son standard et obtient presque immédiatement son interlocuteur.

“Excusez-moi de vous déranger, président. Mais il y a un monsieur... Monsieur ?...” me demande-t-elle.

“Peu importe. Dite-lui que je suis un collègue de la police.”

“...Un monsieur de la police qui demande un certain Verdier...”

“Guy Verdier !”

Cela agace Trois pommes.

“Oui... un certain Monsieur Guy Verdier, me dit Monsieur... Oui... entendu !”

Elle raccroche.

“Pouvez-vous attendre quelques instants, notre président va vous recevoir.”

“C’est bien aimable.”

Le bureau du président a connu une peinture plus fraîche, des meubles moins usés. Le tapis dont je me souviens plus s’il s’agissait d’une Savonnerie du temps du faste gaulliste ou d’un Gobelin, a été remplacé par une espèce de carpe en coton aux motifs aussi indescriptibles que sa couleur. Il n’y a plus de rideaux aux fenêtres. Mais l’ensemble impose encore par la dimension de la pièce, la hauteur du plafond mouluré, les bibliothèques en faux acajou, chargées de volumes reliés plein cuir qui prennent patiemment la poussière.

Debout derrière son bureau, Jean-Laurent de la Pépinière m’observe entrer.

C’est une espèce de Français des films à la Audiard père, plutôt grand. Une couronne blanche lui tient lieu de lauriers. Un front haut. Un grand nez, comme il s’en porte encore dans l’aristocratie française. Il est immense, bâti sur le modèle « notables de feu la Quatrième République et dont la fortune obscure a des relents de marché noir d’une deuxième guerre mondiale dont il ne reste pour le souvenir de la population que le nazisme et quelques plaques commémoratives de jeunes héros.

Si Pépinière ne me connaît pas, j’ai souvent eu l’occasion de lire son dossier au fichier central. Ses états de service, son statut, incitent à la prudence lorsqu’il s’agit de traiter avec lui. C’est un ancien officier de l’armée coloniale dans laquelle il s’est distingué par des coups de main de grande témérité. Tant en Indochine qu’en Algérie. Légaliste né, c’est un partisan des principes républicains de la Grande Muette. Ce qui ne veut pas dire de la Grande Dèche. Les honneurs, la démobilisation, la reconnaissance pour services rendus ont amolli les muscles, relâché le ventre, effondré les épaules du fringant officier en képis blanc et short kaki de son dossier militaire. Il s’ennuie aujourd’hui, dans ce grand bureau, tout seul. Rêve-t-il seulement à l’anéantissement de ce monde qu’il a aidé à façonner et qui le déçoit tant, aujourd’hui ? Se souvient-il de ses anciennes campagnes – campagnes ? Espère-t-il un autre homme providentiel pour le pays ? (En connaît-il ?) Ou est-il simplement en train de se demander si mon intervention ne va pas le mettre en retard chez Renard, la brasserie luxueuse aux sièges profonds où il déjeune presque tous les jours avec d’anciens amis, jusque tard dans l’après-midi ?

“On ne se connaît pas ?”

“Je ne crois pas !”

Verdier, lui pas connaître. Jamais entendu parler de ce... “Comment dite-vous... capitaine ?”

“Non, colonel, je crois...”

Les murs revêtus de papier peint beige que l’on devine, malgré les boursouffures du temps, moiré et de belle qualité - comme cela se faisait dans les années soixante - sont aussi nus que la mémoire de la Pépinière pour ce qui concerne Verdier.

“Et qu’est-ce qui vous fait penser, Monsieur, qu’un... Guy Verdier pourrait se trouver chez nous ?”

“Il m’avait donné cette adresse il y a quelques années, pour que je vienne l’y chercher à déjeuner. Je devais seulement me rendre en Angola avant de pouvoir le faire et l’on m’y a retenu plus longtemps que je le pensais. Ce qui m’a fait manquer notre rendez-vous.”

“Vous revenez d’Angola ?”

“Non ! Je réponds simplement à votre question quant aux raisons qui m’ont poussé à croire que je pourrais retrouver la trace de mon ami Verdier ici même. Je l’ai vu le mois dernier. Je n’ai plus de nouvelles de lui depuis. Je m’inquiète. Étant donné les événements...”

“Et la police le recherche ?”

“Non, seulement moi.”

“Ah !”

“À titre amical...”

“Oui !”

Il se lève. Regarde sa montre.

“Eh bien, je suis désolé. Je ne connais pas votre ami. Je ne peux rien faire pour vous. Martine va vous raccompagner. Vous m’excuserez, mais j’ai un déjeuner important et il faut que je passe quelques coups de fils auparavant.”

Martine m’attend à la sortie. Elle porte un dossier sous le bras, histoire de faire croire qu’elle n’a pas écouté à la porte. Elle me fait signe de la suivre. M’ouvre et referme la porte sur moi.

Je descends à pied le bel escalier en admirant la rampe en fer forgé. Il ne semble avoir âme qui vive dans cet immeuble en dehors des deux personnes que je viens de voir. Il n’y a même pas l’ombre d’un assassin qui se tiendrait dans l’encoignure d’une porte sur un palier. La seule vie perceptible est celle des caméras de surveillance qui pivotent sur elles-mêmes, au gré de mes déplacements.

Renard fait partie de ces rades passés de mode où se concentre une clientèle de vieux habitués ayant été, un temps, la coqueluche du Tout-Paris. Certains d’entre eux ne sont pas tout à fait oubliés des médias et emportent leur gamelle dans des endroits plus en vue. Mais l’on a du mal à s’imaginer le nombre d’artistes et d’hommes plus ou moins influents qui existent encore et gardent tout leur pouvoir sur les affaires de la capitale, dans les cabinets ministériels, dans les sociétés de production, et qui se réunissent ici. La jet-set, c’est un peu comme les couches du crétacé sur le jurassique, celles du jurassique sur le permien, trias ou houiller, comme le décrit si bien mon manuel de géographie Schrader & Gallouédec – de sacrés lascars, ces deux-là – édité par Hachette « conformément aux programmes officiels de 1931 »...

Elle est un monde, le socle fossile, de l’écume où renaît chaque année Aphrodite, éternellement vierge.

Je m’installe au bar de la brasserie qui luit de toutes ses fioles. Il se trouve dans une pièce un peu excentrée par rapport à la grande salle et par laquelle on accède au restaurant. Je peux y surveiller les entrées et les sorties de l’estaminet. Les nappes de coton blanc double fil (on croirait du courtin) égaient ce lieu plongé dans une semi obscurité. Les serviettes se tiennent comme des tipis sur leurs assiettes de porcelaine blanche en attendant la charge de la brigade des affamés.

Il doit être un peu plus de midi. Deux autres pièces communiquent avec la salle centrale. L’une contourne le bar en une espèce de L. Elle est visible à travers le mur

d'étagères en verre chargées de bouteilles et de hanaps, bocks, ballons et canons à boire qui pendent la tête en bas dans le dos du barman. On accède à la deuxième salle par un petit escalier assez raide dans le milieu de la salle principale. On débouche sur trois petites tables qui cachent un accès sur la rue, derrière le restaurant, par une porte qui peut être déverrouillée par le patron.

Je commande un cardinal et m'installe au bout le plus éloigné du bar pour être quasi invisible de l'entrée principale du restaurant.

Renard était un type assez étonnant avant qu'il ne meure d'un cancer du foie et laisse l'établissement à Charlotte, sa « femme » de toujours. C'était une espèce de rastaquouère débarqué de cet enfer colonial de l'Afrique occidentale française d'où nous est venu le nègre Banania. C'était l'Afrique des beaux timbres d'après-guerre que je collectionnais et échangeais pendant les cours de maths, dans les années cinquante. Personne ne savait trop ce qu'il y avait fait, ni comment il avait gagné assez d'argent pour acheter ce qui n'était alors qu'un bougnat qui faisait tache dans son huitième arrondissement. Mais la guerre n'était pas loin à l'époque et la rue Clément-Marot était suffisamment petite pour permettre l'existence d'une pareille échoppe de dimension démesurée pour la vente de bois et charbon et un casse poitrine comme on n'ose plus en vendre aujourd'hui. Mais elle était parfaite pour les projets d'Alexandre Renard, très au fait des grandes spéculations gaulliennes sur l'immobilier en région parisienne. Misant sur le retour du grand homme, il avait payé cash une somme sans doute dérisoire par rapport aux prix pratiqués dans le quartier aujourd'hui, mais qui devait quand même représenter quelques années de salaire du bougnat qui lui avait vendu son échoppe pour arrondir sa retraite.

Charlotte était alors une charmante gamine qui n'avait pas froid aux yeux. Alexandre avait sur le mariage et la vie en commun des principes assez extensibles. Principes qu'il mettait en pratique avec un certain sens de l'opportunisme. Quant à la clientèle, c'était celle de la Belle Ferronnière, sise face aux bureaux du *Paris Match* de Jean Prouvost, qui venait y terminer la nuit. Il y avait, en effet, de l'usage pour un restaurant qui restait ouvert toute la nuit. On y trouvait toujours une bavette, un pied de cochon, une gratinée... à 3 heures du matin ou pour le petit-déjeuner.

Le restaurant devint vite la cantine du gratin de la capitale – hommes de lettres, artistes, grands couturiers, marchands de biens... qui donnait le ton à toute une bande de joyeux fils à papa très influents dans les cabinets ministériels. Certains soirs, une fois la maison pleine, on restait entre soi pour des soirées qui n'étaient pas que gastronomiques. Beaucoup de couples se liaient ou se défaisaient chez Renard. Les échetiers sérieux venaient y faire leurs rubriques. Les rapports précieux qu'Alexandre entretenait avec certaines officines du pouvoir en place apportaient la paix aux exercices de galipettes au cours de soirées un peu privées, et surtout le mettaient à l'abri du racket ordinaire que subissent les détenteurs de la licence IV dans notre bonne vieille capitale.

Mais tout passe et Alexandre en sait quelque chose là où il se trouve, entre Sartre et Simone de Beauvoir à Montparnasse. Charlotte sut nonobstant garder une bande de clients irréductibles et qui continuent de se voir chez elle quasiment tous les jours. Je les vois maintenant défiler à l'entrée. Ils pénètrent dans le restaurant comme chez eux, avec un regard rapide vers le bar pour le cas où ils reconnaîtraient une silhouette amie. Mais mon gabarit ne leur évoque rien. J'ai fait exprès de me loger dans l'ombre, à l'extrémité du comptoir.

Tous grimpent l'escalier vers les trois tables qui ont été réunies en une seule pour accueillir confortablement une dizaine de personnes. Dans tout ce joli monde, je reconnais Albert, que je croyais mort. Ensuite entre Larmant et enfin Gros

Louis dont l'arrivée produit une espèce de silence dans la salle principale. Il jette son regard suspicieux à la ronde, sans me reconnaître. Ou alors je lui suis totalement indifférent. Puis il grimpe à son tour les quelques marches tandis que les conversations reprennent leur cours. Enfin, Pépinière arrive avec un jeune type habillé comme pour la plage de Balbek : blazer à grosses raies bleues et blanches, pantalon en voile écru, chemise blanche au large col ouvert, cheveux en brosse blonds, la trentaine un peu mûre...

“La relève !” je pense *in petto*.

Gros Louis est le surnom que l'on donne à cet important personnage de la République bien connu des médias, mais mieux encore de la hiérarchie. Le surnom permet de dédramatiser le caractère sombre et franchement terrifiant du personnage. Car Gros Louis fait vraiment peur. Plus encore, peut-être. Qu'il soit - quel que soit le gouvernement ou le président de la République - le personnage le plus important de l'Etat, ne m'étonnerait pas. Il a pourtant cet air bonnasse des gens du Midi. On ne sait pas bien quelles sont ses origines. Ni à quel coin de Corse il appartient. Ce que l'on sait, c'est qu'il en est au courant de tout avant tout le monde. On sait aussi qu'il ne sert à rien de lui demander des comptes. Il est intouchable, comme certains poissons ou batraciens tropicaux qu'il suffit d'effleurer pour mourir instantanément.

Sans doute en fait-on trop à son sujet. Sans doute n'est-il pas le potentat extrême qu'on aime à dire. Le côté sombre de la République. Mais son nom change le courage de beaucoup de grandes gueules. J'ai vu plus d'un magistrat accepter une promotion au cours d'une instruction qui s'intéressait d'un peu trop près à Gros Louis ou à un de ses amis.

Il rappelle volontiers des personnages incarnés par Gabin. On peut encore croire, grâce à lui, que la pègre a gardé ce côté bon enfant qui faisait le charme de l'acteur déguisé en loubard de la haute. On pourrait même croire avec lui que le code de l'honneur du malfrat n'est pas un vain mot. On imagine ces confrontations à *la loyale*. Mais, ce qu'on oublie, c'est que pour survivre à cette époque des grands forbans sentimentaux, alter ego de nos grands flics, Gros Louis a dû faire quelques accros aux scénarios des belles histoires de l'oncle Audiard. Il est le seul des dinosaures de la préhistoire de notre *milieu* qui semble avoir compris la criminalité en col blanc moderne et être encore en vie.

Encore un ou deux personnages louches montent le petit escalier raide du « salon » et voilà tout ce joli monde rejoint. C'est tout ce que je voulais savoir. J'ai fait la liste des gens que j'ai vus. Je paie mon cardinal et m'en vais dans un endroit moins huppé me prendre un jambon beurre cornichons avec un quart de Côtes. Ma réponse à beaucoup d'interrogations métaphysiques et à ce creux que j'ai à l'estomac...

Hélas ! le Côtes en quelque quantité que ce soit ne résout pas tous les mystères de l'humanité. C'est pourquoi, le soir de cette calme journée, je prends un Valium. Las, exténué, moralement brisé par ma vie qui, il faut bien l'admettre, semble aboutir, sans gloire, au cul-de-sac d'une retraite minable, je me fourre aux plumes en attendant l'effet de la benzodiazépine.

À quel âge l'esprit vient-il aux hommes ? Je sais pour les filles. Musset, entre autres jolis cœurs, s'est chargé d'en énoncer les règles. Mais l'homme, le con de mon espèce ? L'engagé du bon côté du manche, le défenseur respectueux des institutions. À quel âge les écailles lui tombent-elles des yeux ? J'ai beau avoir beaucoup vu, je me fais encore l'effet d'être un novice en avançant dans l'enquête secrète que je mène parallèlement à mon service. Je m'endors sur cette question sans réponse,

pour me réveiller tôt, plus frais. L'esprit dégagé et heureux qu'il fasse beau en dépit des affaires des hommes. Je bénis les progrès de la médecine !

De retour à la boîte, je trouve un dossier marqué « Confidentiel Défense » sur mon bureau. Vivement le retour de Lucie, je pense. Elle, au moins, ne laisserait pas traîner un pareil document sur ma table de travail au vu et au su de tout le monde. Je le parcours rapidement : Nommer ce genre de document « Confidentiel Défense » est une offense au ministère du même nom. Même si l'information vaut son pesant de cacahuètes. Mais de là à ce qu'elle mette la France en danger !

Il s'agit de la facture de travaux exécutés, un mois à peine avant l'attentat, sur la structure interne de la tour Montparnasse. En dehors du coût exorbitant de la note, c'est l'en-tête des documents qui parle : En effet, Chevalier, l'entreprise responsable de la maîtrise d'œuvre, se vante d'être la filiale de la société de surveillance Pax, « concernant tout problème de structure, blindage, alarme intégrée... »

J'appelle Achard et le prévient que je lui envoie ce document par télécopie pour qu'il le réceptionne lui-même à la machine. Puis je prévient Sabine que je m'en vais en mission pour toute la journée.

Je prends le train jusqu'à Châteauroux où je loue une voiture. De là, je me rends à la Grange-au-Blé, près d'un bled qui s'appelle Ardentes. Ça ne s'invente pas. Sur la petite nationale qui trotte dans un paysage tristounet, j'ai du mal à trouver le portail de la propriété que je recherche. Je suis à deux doigts de manquer un chemin qui part de la route entre deux buissons, indiqué par une vague pancarte découpée en flèche et où l'on a marqué à main levée : Entreprise Chevalier.

Je gare ma caisse sur le bord de la route et m'en vais à pied sur l'herbe qui pousse entre les traces de roues qui font une manière de rails s'enfonçant en zigzag au travers d'une campagne de hautes herbes et d'un verger à la retraite.

Au détour d'une mare, de celles dont il est question chez George Sand, une volée de petits plombs m'éventent le visage juste avant que je n'entende le coup de fusil partir. Un canard s'envole à grand bruit d'ailes presque sous mon nez tandis qu'un chien courant est déjà dans mes jambes pour tenter d'attraper par une palme le volatile qui prend rapidement de la hauteur. Les crocs du chien se referment sur le vide, dans un claquement sec.

C'est alors qu'émergeant des futaies, j'aperçois une espèce de rhumatisme ambulante, portant beau encore, mais grimaçant, et qui m'engueule en approchant.

“Vous pouvez pas voir que c'est une propriété privée ? J'ai failli vous crever, espèce de crétin.”

Je sens la moutarde de Meaux mon monter au nez. Je dis :

“Si c'est le canard que vous visiez, il vous faut prendre des cours du soir, pépère. Vous maniez votre pétoire comme un trombone à coulisse.”

Sans autre discours, je sors ma carte de volatile domestique. Les bandes bleue, blanche, rouge n'ont pas l'effet habituel. Mon homme fend en deux son Holan & Holan de belle facture ; calibre 16, fuseaux d'acier fumé, ornements de ciselures à l'ancienne. Il remplace la douille usagée par une neuve et se met l'arme au coude.

Puis il me dit :

“Je fais ce que je veux, jeune homme ! Je suis chez moi.”

Le gaillard est sans doute moins âgé que moi et le paraîtrait s'il ne souffrait visiblement de ses articulations. Il est vrai qu'à partir d'un certain âge, ce qui paraît être une lenteur prudente est en fait l'effort que l'on fait pour continuer de marcher.

“Mais moi aussi, je réplique, je fais ce que je veux.”

“Ha !”

Il se masse un genou.

“Elle est bien bonne,” il dit.

Il baisse la tête en continuant de sourire. De ces sourires sarcastiques des gens qui savent mieux faire que de parler en l'air.

Me jugeant inoffensif, il a sorti du tabac et se roule une cigarette avec les doigts.

“Niez-vous que votre société a facturé ceci ?” je demande en lui présentant la copie de l'original de la facture des travaux de la tour Montparnasse.

Il lorgne le papelard. Un sourire s'épanouit sur son visage mûri au pinard. Il se met la clope au bec. L'allume. Des braises qui tombent sur son paletot.

“Ça ne me concerne plus, poulet ! Demande à ma femme. C'est elle qui s'occupe de l'affaire. Tu as devant les yeux un joyeux retraité qui t'emmerde.”

Je le suis nonobstant jusqu'à une espèce de bicoque en toc. La partie « moderne » est encore en construction et s'appuie sur un grand bazar de bâtiment des années trente, mi ferme mi maison de maître, en briques industrielles. La bétonnière semble avoir pris racine dans un tas de boue. Quant aux structures en aluminium, elles attendent des vitrages ou des murs préfabriqués depuis ce qui semble être une bonne dizaine d'années. Une piscine construite dans la cour de ferme, à même le pavé rond, est remplie d'un bouillon où macèrent d'étranges plantes en décomposition sous lesquelles nagent des batraciens.

On se dirige vers une véranda attenante au bâtiment principal. Une table en plastique blanc et deux chaises de même nature nous accueillent. Chevalier sort deux cannettes d'un vieux frigidaire.

“Vois-tu, petit, ça fait longtemps que j'ai raccroché. Je ne suis plus de taille. Encore, dans le temps, sous Chalendon et les autres, le business, ça allait bien. Il y avait du travail pour tout le monde pour peu qu'on ne soit pas manchot. Mais aujourd'hui, ces gens sont trop gourmands. Il faut arroser tout le monde. Et puis, on n'est plus défendu comme avant. C'est pas faute d'y avoir cru, à leurs salades. Mais, dernièrement, je me suis vu condamné pour une broutille. On a essayé de me mettre en faillite, histoire de vouloir reprendre ma boîte pour pas cher. Même les copains voulaient plus m'aider. J'ai réglé certains comptes, avec ce que j'avais sur eux, et puis j'ai passé la gérance de mon affaire à ma femme. Elle est jeune, elle !”

Un gamin grimpe à notre terrasse et ouvre sa menotte. Il nous présente une mésange à moitié étouffée, l'aile brisée.

“Elle est cassée, grand-père. Faut la réparer.”

“Oui, mon chéri. Laisse-nous, veux-tu. Je viens.”

“Tu vois, il me dit, je ne sers plus qu'à ça. Finito. Tutti finito.”

“Et ta femme ?”

“Elle est à Paris. Je me fais du souci...”

Il cligne de l'œil et dit :

“C'est une beauté !”

Ce ne sera pas la première fois que j'aurai fait un déplacement pour rien. Je finis ma bière. Chevalier, un peu calmé, me montre sa propriété. Il a construit des aguets autour du plus grand étang attenante à la ferme. Il peut presque tirer de sa piaule en se levant le matin.

“Comme ça tu te paies ton déjeuner avant le café, dis !”

Il trouve que c'est le paradis ! Moi, je veux bien, mais pour un gars qui a des rhumatismes, je trouve que c'est pas top de barboter dans la flotte. Soit sa vie est aussi terne et douloureuse que la vue de la Brenne que je traverse pour revenir à Châteauroux, soit il me bourre le mou.

Arrivé à destination, il se trouve que j'ai manqué le direct pour Paris. Je ne vais pas m'arrêter dans tous les hameaux qui jalonnent mon retour et rentrer tard dans la nuit. Je suis tenté de garder la voiture et ne la rendre qu'à Paris. Mais il est tard et il y a un train vers 6 heures du matin. J'avise un hôtel en face de la gare. En me couchant tôt, je serai au bureau vers les 10 heures en ayant eu le temps de passer chez moi pour me changer.

Je prends une chambre et demande à la réception :

“Quand elle est par ici, elle va où, Edith Cresson, pour becqueter avec ses potes du PS ?”

On ne sait pas trop, car elle ne fait pas partie de la clientèle. (J'en aurais mis ma main au feu !) Mais sûr, si on doit bien manger c'est à La Cognette. Pardi ! À Issoudun. Ou à l'Aubergeade. À Diou ! Non pas “A Dieu”, À Diou, un patelin dans le coin.

Je regarde la carte avec le patron de l'hôtel. Au pif, Issoudun est à une demi-heure. Je demande qu'il me réserve une table. Le tôlier me regarde comme si j'étais un Martien.

“Réserver ?” y me demande.

“Ben oui. Vous voulez que je le fasse moi-même ?”

“Oh ! je vous le fais avec plaisir, mais c'est que c'est plein toute l'année ce truc-là. Faut réserver des mois à l'avance...”

La Cognette a été décrite par Balzac, lequel entretenait une maîtresse dans les environs. On y est accueilli, plutôt que reçu. J'intrigue par ma témérité. Personne n'aurait jamais pu croire qu'une table puisse se libérer comme cela au dernier moment. Et que j'aie l'outrecuidance de la demander cinq minutes à peine après qu'elle se soit libérée. Ma chance est insolente.

C'est que le rade porte trois étoiles au Michelin et que ça te pause un restaurant dans l'esprit de la clientèle tout autant que du petit personnel. C'est pas un Mac Do où tu peux t'enfiler un cornet de potatoes mayo en regardant les jeunes caissières s'emmêler leurs corps charmants à la poursuite de la frite infernale, dans les vapeurs d'huile et du shortning.

Non ! Ici tout est luxe, calme et volupté, comme disait Baudelaire, un pote à Balzac. Un luxe un peu tape-à-l'œil. Mais c'est comme ça la province. Il faut qu'on leur ripoline tout là où ils laissent leurs biffetons.

J'arrive, un peu contrit dans mon costume élimé. Des notables discourent gentiment avec leurs femmes ou leurs maîtresses dans l'endroit beaucoup plus clair et gai que je ne l'attendais en me remémorant les romans de Balzac.

Dans un coin, je reconnais Jacques Barrot avec sa petite famille. Il a cet air tout détendu et l'œil humide de l'heureux père de famille qu'il est en contemplant sa progéniture.

On me présente la carte. À la vue des prix, je sens que ça va faire l'effet d'une bombe à fragmentation dans mon compte en banque. Mais, baste ! j'ai décidé de bien bâfrer comme un remède - une solution - à cette enquête qui piétine et pour calmer mes vieux os qui se rappellent à moi après ce séjour dans la Brenne et ses marécages.

J'entame direct avec un vin de Reuilly. Un vin qui fait pisser dru et pas si bon que ça pour la goutte. Mais qu'a son franc-parler. Puis je commande le travers de cochon au caramel qu'on vante comme une spécialité de la maison. J'achèverai avec un fromage en espérant limiter les dégâts financiers de cette incartade à ma vie de flic, plus que spartiate.

J'en suis à jouer avec les petites porcelaines contenant les mises en bouche qu'un maître d'hôtel solennel a déposées devant moi, quand je vois entrer Chevalier. Il s'est mis sur son trente et un. Au point qu'à première vue, j'ai du mal à reconnaître le paysan que j'ai rencontré tout à l'heure. Il salue le monde qui se presse autour de lui. Curieusement, il ne regarde pas dans ma direction. Il faut dire que je suis protégé par Jacques Barrot, lequel se trouve tout à coup très affairé avec son entourage, à la vue du nouvel arrivant.

Chevalier s'assoit enfin à une table à l'autre bout du restaurant. Il doit avoir son rond de serviette au comptoir, car on lui sert d'office un glass de champagne et quelques mignardises. Très à l'aise, il sort son portable et commence une conversation qui semble assez chaleureuse. Entre alors une espèce d'oiseau des îles perché sur des pattes immenses et roses aux serres pointues et légères, la minijupe cachant comme une parure de plumes un cul sorti tout droit d'une couverture de *Elle*. La jeune femme porte un petit haut en mousseline transparent, recouvert de perles en verre de toutes les couleurs, sur deux petits cocos à la coque. Sa frimousse au nez refait, minuscule, est coiffée à la garçon. Ce qui laisse voir de ravissantes oreilles enjolivées de pendentifs qui rappellent la verroterie à son corsage. Elle n'a pas à remonter très haut sa jupe devant Chevalier qui - sans trop faire attention à elle, continue de parler au téléphone - pour qu'on lui voie le cœur. Elle doit avoir une petite trentaine. Le maître d'hôtel se précipite avec une autre coupe de champagne. C'est alors que s'approche un autre homme de la table. Ce n'est autre que Verdier. Il est entré par une porte dans le fond du restaurant. Encore un endroit à plusieurs entrées - et sorties, je pense.

Je regrette pas le prix de mon travers de porc au caramel. Je vais pouvoir faire une note de frais. Pour le coup, j'aurais dû prendre l'autre spécialité en entrée : la soupe de lentilles à la truffe. Mais je me venge sur la ratatouille de fruits rouges en finissant le Reuilly ; pas si mauvais que ça, pour finir, même si je préfère des vins mieux charpentés.

Mon pote s'est assis entre les deux compères. Ce joli monde a l'air de bien se connaître. À en juger pas la disposition des places, la fille serait plutôt du bord de Verdier que de Chevalier. Le maître d'hôtel a l'air de bien les connaître aussi. Il prend les commandes sans leur avoir apporté les cartes, tandis que l'assistant sommelier se précipite pour un refill de roteuse avant de prendre la commande du casse-poitrine.

C'est alors que Verdier me voit. Il ne peut pas s'empêcher de me sourire. Il me porte un toast. Chevalier se tourne vers moi et me reconnaît. La femme aussi. Sauf qu'elle, je ne la connais pas.

Je lève mon verre de rouge en leur direction.

Guy décide de m'en serrer cinq. Il se lève et me rejoint.

“Assied-toi deux secondes”, je lui dis.

“Merci.”

Il s'assoit en face de moi et s'accoude le buste allongé sur la table, la pointe de ses fesses sur le bord du siège reculé.

“T'es vraiment flic jusqu'au bout des ongles !”

Ça a l'air de lui faire de la peine.

“Ouais, le bleu de l'uniforme a dû déteindre sur moi.”

“Oui...”

Il me regarde encore comme s'il se passait plusieurs films dans sa tête. Puis il me dit :

“Ecoute. Tu m’as sauvé la vie. Et puis, j’ai fait de même récemment. Aujourd’hui on est quitte.”

“J’savais pas qu’on était en compte.”

“Et si, bonhomme. Pour moi, en tout cas. Alors tu laisses tout tomber. D’accord ?”

Il se lève. Me toise. Il a vraiment l’air désolé :

“De toute façon, c’est trop fort pour toi.”

Il s’en va, se retourne :

“Profite bien de ton repas.”

Il me le sert comme un digestif offert par le patron.

À vrai dire, j’ai presque terminé. De toute façon, avec cette cuisine moderne, plus c’est cher, moins on en a dans son assiette. Je demande un double café et l’addition.

“Ces messieurs m’ont dit de vous dire que vous étiez leur invité”, me glisse le maître d’hôtel en me servant le café.

Je regarde Verdier et Chevalier. Ils me dévisagent tranquillement. Chevalier sourit en coin. Je les remercie en levant de nouveau mon verre teinté des dernières larmes du Reuilly. Mais j’ai plutôt envie de leur casser la gueule. J’enrage de n’être que ce simple flic.

Ce qu’il y a de con dans les films policiers français, en particulier, c’est que les mecs en charge des décors nous logent toujours, nous flics, dans des appartements si luxueux qu’il nous faudrait au moins trois à quatre fois notre traitement et les primes de risque en plus pour arriver à seulement payer un mois de loyer sans les charges. C’est cette vision pour le moins euphorique de la profession qui pourrit souvent les scénarios les plus crédibles. Je sais des confrères qui se la pètent après avoir vu ce genre de films. Ils se prennent tous pour des Alain Delon ou des Daniel Auteuil et roulent des mécaniques jusqu’à qu’ils rejoignent bobonne qui en a ras-le-bol de leur deux-pièces minable et les mioches qui ne voient jamais leur père.

Les films américains, c’est tout aussi con.

Tout ce folklore a une très mauvaise influence sur notre moral. Car on finit bien par se rendre compte qu’on est loin du rêve en Technicolor d’un métier dont on veut nous faire croire qu’il est au service de la Patrie. Quant aux autres, nos camarades qui se sucent, objets des épisodiques sollicitations de nos bœuf-carotte, ça les chatouille aussi quelque part. On a beau dire. C’est pas si simple que ça de profiter des occases pour arrondir ses fins de mois. La fiche de paye est comme une estampille, façon certificat d’abattage agrafé à l’oreille du bétail. Mort aux vaches !

Grave !

Je remets les clefs de la voiture de location au tôlier et je me tire par le premier train une fois avalé un vague jus brûlant en réglant ma note d’hôtel.

J’arrive gare Montparnasse avec la première fournée de banlieusards, les yeux pleins de sommeil, prêt, comme nous tous qui nous précipitons vers le métro, à me morfondre au bureau en attendant le JT du soir, suivi du film dont le titre est décoré d’un as de pique sur le programme télé, avant de m’écrouler sur mon plume.

La canicule, comme on appelle le glorieux été que nous vivons après un printemps venu tout droit de l’âge de glace, donne des signes de faiblesse. « Seulement 69 morts ! » nous surinent les médias. Morts au demeurant naturelles puisqu’il s’agit plus de pétages de durite que de réelles crises d’hyperthermie. Dixit le service presse du ministère de Xavier Bertrand qui a enfin compris qu’on doit *communiquer* quand on maîtrise pas la situation.

J’appelle Achard et lui demande d’enquêter sur la société Chevalier. Et éventuellement pousser l’indiscrétion d’un contrôle administratif. Je me plonge dans la géographie de la Brenne. Châteauroux fut, si je me souviens bien, une base américaine avant que de Gaulle ne rejette les Ricains dans l’océan Atlantique pour les remercier du plan Marshall. J’apprends ainsi que le régiment « 517^e du Train » est basé dans la ville des anciens seigneurs de Déols. Ce qui pourrait expliquer pourquoi Verdier y crèche. D’autant que le 517^e s’est illustré en Indochine, en Algérie et au Maroc après avoir été plusieurs fois dissous et recréé. Cette unité est aussi souvent sélectionnée pour des missions à l’extérieur. En Croatie, notamment. Où elle s’est particulièrement distinguée pour son efficacité. Rien n’empêche qu’en qualité d’ex-officier de ladite compagnie, Guy y squatte un appartement.

La folle vie de Châteauroux me semble un peu fade pour mon pote, sachant ce qu’il a vécu. Même avec les quelques restaurants de renom de la région. Mais la patrie ne se résume pas à la tour Eiffel, à la pointe du Raz ou à la Côte d’Azur. Et c’est vrai que côté architecture et douceur de vivre, ce coin vaut largement d’autres endroits plus tendance. Ça m’est d’ailleurs d’un étonnement constant de voir comment de tels chefs-d’œuvre de civilisation sont nés d’un terreau aussi nauséux que ce que d’aucuns appellent la France profonde. Sans doute que l’art a besoin d’un certain ennui, des mesquineries paysannes et provinciales à la Giono et à la Mauriac, pour naître rien que pour désennuyer certains. Après tout, le bon terreau doit être engraisé de merde pour donner de beaux fruits. Les alchimistes ont cherché en vain ce qu’ils côtoyaient tous les jours. Cette œuvre au noir, c’est l’humanité carbonisée par le temps...

Le surlendemain, Achard revient à moi. Il a fait un joli diagramme. La société Chevalier soutraite avec Pax la filiale américaine d’un fonds de pension américain, Amarcor, une compagnie pétrolière américaine qui possède des concessions dans les DOM et TOM et autres anciennes colonies à nous. Chevalier émarge aux tours de table de certaines sociétés mixtes dans une grande banlieue parisienne, lesquelles gèrent un ensemble de projets immobiliers. Elles louent aussi des terrains à l’armée – l’armée de l’air, particulièrement – et des ZAP, ZIP et des ZUP... alors. Elles ont signé des baux emphytéotiques pour certains forts de nos anciennes lignes de défense parisiennes du XIX^e et début XX^e siècles qu’elles utilisent comme entrepôts.

Je me perds un peu dans les réseaux de mon collègue qu’il décrit comme une holding de toute première bourre. Mais j’ai une vue d’ensemble saisissante de l’ébauche de grande toile d’intérêts convergents sur notre beau pays. Gros Louis tirerait les ficelles, par derrière.

Dans les jupes d’Amarcor l’on trouve, bien entendu, nos propres pétroliers. Et dans les sociétés mixtes on trouve certaines personnalités aussi connues pour leur intérêt dans le développement de notre industrie de guerre et, curieusement, de notre presse nationale.

Quelques petits juges se débattent dans cette toile d’araignée. Je n’ai pas envie d’en savoir plus. Non pas que cela ne m’intéresse pas, mais les écuries d’Augias sont aussi dégoûtantes que l’étable de mon oncle en Normandie. Et je m’appelle pas Hercule.

Pointeau nous regarde de travers quand nous lui présentons nos dessins de couleur.

“Laissez-moi cela. Je vais y réfléchir. Je dois me rendre au parquet demain. J’en parlerai à Gaston.”

Pour moi, c’est tout réfléchi. Je n’en veux même pas pour mes dossiers et surtout pas pour mon disque dur.

Achard et moi quittons notre chef pour nos bureaux respectifs. J'ai des piles de dossiers à trier. Un mot laissé par Sabine m'attend, bien en évidence sur le tas de papperasses qui s'est accumulé depuis mes avatars campagnards. L'écriture enfantine de la remplaçante de Lucie m'indique un numéro de téléphone. "La apelée", a écrit Sabine en signant. C'est un 06...

Je le fais à partir de mon portable.

"Salut Mec !"

C'est Verdier. Il a donc enregistré mon numéro sous mon nom à partir de son portable. Je ne m'attendais pas à tant de sollicitude de sa part. Ou de prudence. C'est selon !

"On va se voir bientôt, il me dit, sans autre formule de politesse. Regarde demain dans le *Herald Tribune* sous la rubrique « immobilier international »."

Il raccroche.

Depuis que Chirac a pris les pleins pouvoirs, Paris ressemble à la ville paisible de Cape Town du temps de l'apartheid. Les flics y sont plus rares. Les boulevards ont progressivement été nettoyés de leurs SDF, comme par magie. Dans le quartier des Halles, les gens du 9-3 se sont faits discrets. Les terrasses de café sont très paisibles. Le touriste flâne béat, un peu comme la clientèle du Jardin d'acclimatation entre les attractions que constituent les monuments et les magasins de la capitale. Cela me rappelle aussi quelques vues d'archives des actualités des années trente tournées en Allemagne. La vie y paraît simple et gaie, saine... Il y manque seulement la masse noire de ce qui fait la pulsion de la ville. Cette foule qui se presse, anarchique et qui est son zest, sa personnalité. Tout ce qu'il y a de réellement fun se cache derrière les façades sages des immeubles. Dans les cours, au-delà des périphériques, dans le non-lieu des terrains vagues ; ces poches d'activités encore non investies par l'aveuglante lumière du nouveau régime et où personne ne se rend s'il n'y crèche. Le chaland est mieux habillé dans la rue. On voit de moins en moins de ces êtres ignobles, obèses en t-shirts, bourrelets de graisse débordant sur la ceinture de short ou de jean déguenillés. Malgré la chaleur, on porte chemise et pantalon repassés. Robes ou jupes de toile bien apprêtées. Le look japonais donne le ton martial de notre nouvelle mode.

Certes, les canons de la mode hype ne changent pas pour autant radicalement, mais je sens presque comme un accent germain sous-jacent à notre sabir ; de la même façon qu'en se promenant dans certaines villes d'Alsace ou de Suisse alémanique on se doit d'être *rechtich*.

Les présentateurs télé sont encore plus modérés que d'habitude. Les nouvelles têtes de l'été ne prennent aucun risque avec l'actualité et les horreurs du monde s'enchaînent dans une espèce de litanie bon enfant. Harry Rosenmack qui s'est fendu d'un costume cravate a perdu ce je ne sais quoi qui le singularisait par rapport aux autres hommes troncs de sa génération avant de rejoindre TF1.

Parallèlement, une délicieuse sensation de décadence commence à animer les rapports des oisifs. Une espèce de douceur de vivre pour les gens de bien empreint leur apparence. Le stupre redevient souterrain et rayonne sur la peau des belles oiseuses à la terrasse des cafés. L'œil frise, le vêtement recouvre pour mieux le dévoiler le mystère des sexes. Les mouvements me semblent plus langoureux. Plus chargés se sens.

Je suis étonné de la rapidité de cette transformation. Il n'y a guère que les classes dites laborieuses qui continuent à maigrir dans l'insouciance générale, en se rendant tous les jours au travail. Même si on n'en parle plus, le chômage reste une réalité.

Le jour dit, j'achète la presse. *Le Parisien* m'annonce le décès d'Achard. Il a été renversé par un camion qui faisait une marche arrière intempestive alors qu'il traversait la rue. Le chauffeur maladroit se serait enfui à pied. En fait, le camion aurait été volé, avec sa cargaison de sable, sur le chantier de Paris Plage que l'on installe, comme tous les étés à la même époque. Je commence à me faire du mouron pour mon matricule. C'est rien de le dire. Je ne suis pas du tout à l'aise quand j'ouvre le *Herald Tribune*. À la rubrique convenue, je lis le simple message : « PJ : Nanterre. D2H2 – 16-H ».

Sur le plan de banlieue, D2H2 est une zone encore vierge de toute voie publique. Elle se trouve à quelques minutes à pied de la station du RER Nanterre Université et constitue un vaste chantier emmuré par du grillage. Lorsque j'y arrive, quelques ouvriers manœuvrent dans un chantier presque désert, hérissé de fers à béton. Je me dirige vers une espèce de souterrain manifestement appelé à devenir un garage. Verdier m'attend dans l'ombre béante qui sent le béton frais et que semble écraser ce qui ressemble à la carcasse d'une tour en devenir. Le soleil est encore chaud malgré l'heure tardive. Sans attendre que je le rejoigne, il me tourne le dos et s'enfonce dans le souterrain où je le rejoins. Mes yeux s'habituant rapidement à l'ombre, je devine un ascenseur au fond. En effet, les portes s'ouvrent sur un miroir éclairé de l'intérieur et qui nous renvoie nos faciès glauques.

Guy appuie sur le dernier bouton du bas. Nous descendons à vive allure jusqu'à ce que la porte s'ouvre sur un couloir entièrement bétonné. Des néons éclairent un long boyau qui court à perte de vue devant nous. Au bout de cinq minutes de marche silencieuse, une porte en acier chromé nous arrête. Verdier lève la tête vers une caméra de surveillance et fait un signe que je distingue mal. C'est le sésame. Les lourds battants d'acier s'écartent sur un vestibule qui accède presque immédiatement à une vaste salle, assez haute de plafond, plongée dans une pénombre égayée par des écrans d'ordinateurs et du matériel électronique. Oscilloscopes, vidéos, écrans radars et autres objets que j'identifie mal éclairent les visages de techniciens aussi silencieux et immobiles que leurs écrans. À l'autre bout de la pièce s'ouvre une double porte sur une autre grande salle encombrée d'une grande table de conférence. Des fauteuils en cuir havane et à repose-tête s'alignent devant des maroquins verts posés sur la table de bois précieux. Deux hommes nous attendent. Ils sont assis à l'extrémité de cet immense bureau. Ils nous regardent paisiblement entrer. Je reconnais Gros Louis. Il tète son éternel cigare dont les volutes vont se perdre dans la nuit du plafond au-dessus des abat-jour coniques qui jettent une lumière crue sur le manteau nu de la table. Je ne connais pas son voisin. Une espèce de notaire de province, étique et minuscule.

"Assieds-toi, petit."

Gros Louis m'indique du bout de son cigare un siège devant moi. Verdier s'assoit à côté de moi.

"Tu es bien curieux pour un simple flic. Je sais que tu as gagné du galon dans l'armée avant de te perdre dans ce métier de con. Vrai ! je ne te comprends pas..."

Il me regarde avec un sourire en coin, comme un maître d'école devant le dernier de la classe. Je ne moufte pas. J'ai l'impression d'être mon propre spectateur. Si je ne suis pas encore mort, c'est que Gros Louis a quelque chose derrière la tête, ou alors c'est un sadique invétéré et il veut me voir mourir lentement, histoire de rigoler un bon coup. Je m'en veux d'avoir joué leur jeu et commence sérieusement à avoir les chocottes.

"Tu joues à quoi ?"

Quand on demande à un homme pourquoi il a raté sa vie, faut pas s'attendre à des explications claires. Que je ne sois pas encore préfet ou général dans un QG quelconque, et même pas divisionnaire à mon âge et après mes états de service, faut être sérieusement branque et branler du manche quelque part. Expliquer ça à Gros Louis, pourquoi des connards comme lui m'ont pas donné l'avancement que je méritais, c'est raconter la Genèse à Iahvé. Je n'ai qu'une envie, c'est de lui rentrer dans le mou et de faire de sa caboche une manière de tête de veau à la sauce grisemine. Mais je sais – et il sait - que j'en suis bien incapable. Et ça le fait rigoler.

Il me regarde avec cette tête de VRP habitué au deal de comptoirs, comme si j'étais le tenancier idiot qui lui demande des portes-clefs publicitaires pour chaque bouteille de pastaga.

Verdier dit :

“C'est un bon. Il a pas su faire avec les petits frères. Ni avec l'Union. Une espèce de pur. Un Don Quichotte, si vous voulez... Rare !”

C'est à peine si Gros Louis écoute Verdier. Il regarde un papelard devant lui où je devine plutôt que je n'aperçois ma tronche en haut à droite. Ma fiche perso du fichier central. Je ne me fais plus d'illusions. Je vais tomber de quelque fenêtre, ou mourir d'un accident cardiaque, ou être renversé par un fou en 4x4. À moins que je ne termine dans la fondation du chantier dans un bloc de béton.

Sans un mot de plus, Gros Louis se lève.

“Bon, dit-il, ça va pour cette fois encore. Sait-on jamais ce qu'on peut faire avec des types comme toi. Mais gare !”

Il se lève et sort par le fond de la pièce, suivi du personnage microbe.

La séance est terminée. Verdier me dit de me lever. On refait le voyage inverse. Dans la cour du chantier, dehors, une toupie de béton attend en tournant sur elle-même devant un large trou étayé de planches de coffrage et bien ferré. Le chauffeur nous regarde calmement sortir du souterrain. Je vois qu'on a tout préparé. Verdier s'arrête à la hauteur du trou béant. Il me demande d'approcher. De regarder. Vingt mètres plus bas, à travers les entrelacs de fers rouillés et soudés les uns aux autres miroite le fond gris d'un lavis de béton. Les parois calcaires descendent à pic jusqu'au fond bien carré où commencent les fondations de l'immeuble qui est en train de s'ériger et dont je peux admirer le projet en dessin sur la palissade qui protège cette partie du chantier. Nous nous tenons au bord du vide, la pointe de nos chaussures en premier plan. Verdier me prend par l'épaule de son bras droit alors que de sa main gauche il s'agrippe à un montant du coffrage.

Il me dit :

“Tu vois, Gros Louis avait préparé ta dernière résidence. Mais il aimerait tu réfléchisses encore un peu. C'est parce que je lui ai dit que tu étais un homme intelligent et que tu pouvais te ressaisir, le cas échéant. Tu es un des rares flics à savoir garder son sang-froid. Ce qui n'est pas commun. Alors voilà : tu vas retourner à ton bureau et tu vas attendre ton contrat. Tu le signes. Sinon, on te réserve le prochain pylône de la tour Pax que tu vois se construire devant tes yeux. L'affaire d'une petite semaine.”

Il me donne un grand coup dans le dos. Ce qui me fait presque basculer dans le vide.

“D'accord ?” il demande en me rattrapant par le col.

Je ne dis rien. Humilié à en pleurer, je hoche de la tête. Branle du chef, comme on dit. Mes quenottes font des castagnettes mieux qu'une danseuse de flamenco.

“OK comme ça ?”

“OK...”

Verdier me conduit à une limousine noire qui attend en bordure du chantier. Après un petit trajet, elle me crache rue des Saussaies.

Quand j'arrive à mon étage, je suis accueilli par Pointeau.

“Alors vous nous quittez ?”

“Quoi ?”

“Félicitations, mon vieux. Nous étions beaucoup à nous dire que vous méritiez mieux que le poste que vous avez ici avec nous. Nous avons prévu un pot pour vous demain. 18 heures, ça vous va ?”

Il me plante là. Je vais à mon bureau. Sur le maroquin, une simple feuille :

“Monsieur...”

À travers le charabia administratif d'usage, en gros, en gras, on m'indique que je suis nommé préfet à Nouméa. Au tour extérieur.

Faut dire que ça fait longtemps que j'ai pas vu du pays.

Canicule ou Kanaks, peu me chaut...

